



LA VIE PROTESTANTE NEUCHÂTEL OISE

Dossier La nostalgie

Quand le présent se fait lourd, quand l'avenir suscite doute ou angoisse, la tentation est grande de se réfugier dans le «bon vieux temps»...



Femmes
Pourquoi tant
de haine inspirée?



Trompe-l'œil
Nos murs,
ces œuvres d'art



Ailleurs **ou** autrefois



Etrange nostalgie... Est-ce une question d'âge ou de caractère? Est-ce la conséquence d'une sensibilité protestante peu encline aux épanchements sentimentaux orientés vers le passé? A priori, le sentiment de nostalgie ne me concerne pas. Nous sommes condamnés à vivre ici et maintenant: j'en admet la fatalité.

La nostalgie préfère nourrir un rapport inconsolable avec ce qui est révolu, avec ce qui nous échappe dans le temps ou dans l'espace. Quitte à le regretter jusqu'à la mélancolie la plus noire, elle préfère l'ailleurs ou l'autrefois. Je demeure ici, mais mes sentiments sont restés là-bas. Je vis aujourd'hui, mais mes affections se conjuguent à l'imparfait. Etrange nostalgie...

«La nostalgie peut aller jusqu'à l'indécence crasse: dans les brocantes berlinoises, on vend sans pudeur les reliques d'un Reich qui devait durer mille ans»

Récemment, les nostalgiques d'une serveuse de bistrot ont fait le pèlerinage du village jurassien de Courgenay. Fanfares et drapeaux pour cultiver la mémoire de cette Gilberte de la grande guerre. Malaise: ces anciens soldats, et probablement quelques-uns de leurs descendants (!), reviennent «sur la frontière» pour évoquer le souvenir d'un conflit qui n'est jamais arrivé

chez nous. Quand le reste de l'Europe commémore et pleure encore ses morts, les Suisses se replient dans la nostalgie. N'y a-t-il pas quelque chose de dérisoire dans ce culte d'une femme qui réconfortait des soldats qui n'ont fait que de la figuration? La Gilberte de Courgenay: mythe d'une unité nationale aussi difficile à concrétiser hier qu'aujourd'hui; nostalgie, un peu sournoise, d'une époque où la Suisse était tout simplement préservée. Qui attrapera la nostalgie du caporal Grünigger?

La nostalgie est un sentiment. Elle ne s'embarrasse pas de problèmes de conscience. Elle peut devenir malsaine à l'image de ces jeunes admirateurs d'Hitler qui ont assassiné un de leur camarade au bord du lac de Thun. La nostalgie peut aller jusqu'à l'indécence crasse: dans les brocantes berlinoises, on vend sans pudeur les reliques d'un Reich qui devait durer mille ans. La nostalgie nous dit d'abord quelque chose de nous et de notre temps. Elle nous parle de nos peurs, de nos désespoirs, de nos frustrations. C'est donc bien ici et maintenant que l'essentiel se joue.

Toutes les nostalgies ne se valent pas, bien sûr. Je les préfère quand elles enrichissent l'ici et le maintenant, quand elles nous apprennent à relativiser nos certitudes et apportent un peu de lucidité à nos préjugés. La nostalgie des vieux et celle des migrants sont de cette nature.

Les vieux vivent de leurs souvenirs. Mais quand ils commencent à

raconter, ils mettent en scène un passé qui est aussi le nôtre. Il s'agit aussi de notre histoire, de notre identité. Je comprends la nostalgie quand elle s'occupe de nos origines pour nous aider à comprendre qui nous sommes ici et maintenant. L'étranger, quant à lui, cultive ses racines. Il nous fait découvrir des accents, des odeurs, des traditions qui sentent bon la différence. Rien ne l'empêche de réussir son intégration chez nous. Il ne nous empêche pas non plus d'être fiers de ce que nous sommes. Je comprends la nostalgie quand elle nous ouvre l'esprit et nous apprend le respect de l'autre ici et maintenant.

Maîtres-mots

*” La vie est un songe où ton
pauvre orphée
se traîne comme un mendiant
sans voix
comme un ange perdu, un idiot
qui sait
qu'il a vu l'invisible en toi.
De l'autre côté
du passage obscur
t'étreins parfois
d'étranges moiteurs
des fluorescences
de tendresse-azur
d'éclaboussures de ciguë
en fleurs ”*

Hubert-Félix Thiéfaine,
Eurydice nonante sept

Cet «ici et maintenant» qui effraie

En ce temps-là..., à l'époque...: les discours attendrissants sur les charmes et vertus de naguère croissent et se multiplient à mesure que notre civilisation relègue les qualités humaines en arrière-fond des prouesses techniques et de la toute-puissance de l'argent. Chercher refuge dans le passé obéit aujourd'hui à un réflexe conditionné, dicté par le spectre d'un présent et d'un futur qui se dérobent. Faut-il considérer les nostalgiques comme de doux rêveurs en mal de sérénité béate? Et si leur démarche n'était pas si infondée...

«*Demain, c'est la mort*»: c'est le message que portaient en bandoulière à Québec des milliers de manifestants accourus pour clamer leur opposition au récent sommet des Amériques. La panique ainsi exprimée n'est pas l'apanage d'une seule poignée de «farfelus-écologes-contestataires»: elle habite quantité de personnes de tous âges et de toutes conditions sociales aux quatre coins de notre planète. Des gens qui, intuitivement, sans forcément parvenir à calquer des mots précis sur le trouble qu'ils éprouvent, sentent que «quelque chose» ne tourne pas rond dans la marche actuelle du monde. Et force est d'admettre que les motifs d'inquiétude sont légion: le pouvoir sans cesse plus écrasant de l'argent, la gestion toujours plus anarchique des ressources naturelles, la croissance exponentielle de la démographie, la mondialisation, l'assujettissement de l'humain à une technique constamment plus envahissante et despotique, les valeurs éthiques qui déclinent jusqu'à se liquéfier, les médias qui se gargarisent de catastrophes et de scandales... Bref, les raisons de donner crédit à l'appréhension pesante qui ronge une frange substantielle d'entre nous, ces raisons ne sont pas injustifiées. D'autant que, à ces mobiles concrets, objectifs d'anxiété, s'ajoutent ceux liés au fait que «le monde bouge», et avec lui nombre de références plus ou moins culturelles: songeons, pour ne prendre que cet exemple, à l'informatique. Qui a engendré, en quelques courtes années, un vocabulaire original, un mode de communication nouveau, des métiers inédits, des perspectives chamboulées, des jalons différents... Une (r)évolution aux «progrès» et retom-



Photo: P. Bohrer

bées foudroyants, qui va vite, certainement (beaucoup) trop vite. Qui menace de laisser sur le carreau, en les excluant, ceux qui ne peuvent s'adapter à son rythme démentiel.

Des questions à (nous) poser

Oui, l'impression que tout bascule,

«Les raisons de donner crédit à l'appréhension pesante qui ronge une frange substantielle d'entre nous, ces raisons ne sont pas injustifiées»

risque de chavirer, qu'une société aux valeurs et soutènements inconnus - donc en partie angoissants - est sur le point de naître, cette impression n'est pas totalement infondée: et si nous nous apprêtons à plonger en pleine science-fiction - une foule d'indices nous portent à le croire -, et si tout ce à quoi nous croyions, nous nous raccrochions, d'un coup s'évanouissait, et si aujourd'hui augurait des lendemains teintés de mystère, d'appréhension? Et si toutes ces interrogations nous condamnaient à lâcher nos certitudes et nos repères?...

Face au malaise que produit le présent, à la frayeur qu'inspire un futur nébuleux, le passé constitue une oasis bien tentante, parce que sécurisante. D'autant plus confortable qu'au gré d'une mémoire souvent en l'occurrence volontairement sélective, on l'embellit à souhait. Le temps jadis s'assortit ainsi volontiers des qualificatifs de «bon» et «vieux» qui, à eux seuls, à l'instar d'un tamis, épurent l'époque-abri, révolue, de ce qu'elle recelait... d'imparfait - dans les deux sens du terme. La nostalgie, si fréquente de nos jours - il suffit pour s'en convaincre de mesurer le véritable tabac que font les années 70 - est un bouclier, contre la peur, la lourdeur d'avancer, contre la perspective de devoir quitter. Elle contient une notion de regret, de tristesse relative à ce qui est perdu. Notre société est interpellante en ce sens que la nostalgie qu'elle génère n'est pas, loin s'en faut et contrairement à toute logique, la spécificité des aînés. Aurions-nous, par-delà ce qui relève du souvenir, «perdu» quelque chose de fondamental?

Laurent Borel ■



Cher «pays» de **notre enfance...**

On a tous en nous quelque chose de... nostalgique. Un quelque chose qui nous ancre dans ce que notre mémoire recèle de chaud, d'exaltant. Un quelque chose qui nous sert en corollaire à répondre à l'imperfection de la réalité présente. La nostalgie: un sentiment, un état d'âme? Explications de Raphaël Gerber, psychologue FSP.

La nostalgie est un sentiment complexe. Elle nous touche toutes et tous car elle fait appel à ce qu'il y a au plus profond en nous, elle fait référence à la fois au manque et à l'absence, mais également au désir et à l'envie. Étymologiquement la nostalgie renvoie au mal du pays (du grec *nostos*, revenir et *algos*, la douleur). Mais c'est historiquement au XIXe siècle, avec l'émergence de la pensée romantique, que le terme prend un autre sens désignant, plutôt qu'une maladie, une émotion.

Aujourd'hui, on considère la nostalgie comme un sentiment universel se rattachant au rythme même de la vie. Si elle fait référence au passé de chacun de nous, c'est dans le présent que nous la vivons et face à un avenir à imaginer qu'elle nous confronte. Elle est une des composantes du sentiment de continuité de soi. Ne plus être nostalgique, c'est perdre cette partie de soi-même, c'est appauvrir la relation à sa propre histoire, c'est se couper du travail permanent de construction de son identité.

Dans sa dimension affective, la nostalgie est liée à un sentiment de perte: perte d'un temps, d'un lieu ou d'un état global que l'on cherche à retrouver (nostalgie des vacances et du bien-être qui s'y rapporte, nostalgie d'un pays, d'une région ou d'une ville traversé dans sa vie, nostalgie de son enfance et de l'insouciance qui souvent l'accompagne).

Un contexte recherché

La nostalgie est alors la résultante

«Les mécanismes d'idéalisation mis en place par l'individu sont nécessaires, tant à son estime de lui qu'à son équilibre interne»



actualisée du processus de séparation, du renoncement ou même du travail de deuil de cet «objet» perdu. Les modalités d'expression de la nostalgie sont à la fois liées aux premières expériences de séparation (les séparations infantiles) et aux changements de vie recherchés ou imposés qui sont inévitablement liés à des phénomènes

de deuil.

La nostalgie est aussi étroitement liée à la mémoire, cette capacité psychique de se représenter le passé pour le conserver (un amnésique qui ne se souvient pas de son passé n'est pas nostalgique), et à ses fonctions d'encodage, de stockage et de restitution des traces amnésiques, nous permet-



Photos: P. Bohrer

tant de rester en lien avec nous-même et avec le monde.

De plus, l'édification du souvenir dépend du bagage sensoriel, de ces images, ces sons, ces odeurs qui nous reviennent après avoir été enregistrés au cours de notre vie. Cet aspect plus cognitif a toute son importance car la nostalgie n'est pas directement associée aux événements remémorés mais plutôt aux circonstances entourant ces événements. Elle s'inscrit dans des contenus plus diffus, tels que des états d'âme, des ambiances ou des atmosphères entourant ces réminiscences. La nostalgie se réfère donc non seulement aux relations à ce qui est perdu, mais aussi au cadre qui l'entourait, tant physique qu'humain. L'évocation nostalgique, qui apporte au souvenir une résonance affective, s'opère de manière défensive, particulièrement grâce à l'idéalisation. La nostalgie est ainsi empreinte de distorsions idéalisées qui servent de tampon entre les différents besoins d'exaltation du passé, de réinterprétation des circonstances et de recherche de sens. La qualité et la valeur du souvenir sont portées à la perfection, ce qui permet alors de surmonter les désillusions. Ces mécanismes d'idéalisation mis en place par l'individu

sont nécessaires, tant à son estime de lui qu'à son équilibre interne.

Un pont qui remplit

Lorsque ces réminiscences font resurgir un manque ou la blessure d'un deuil toujours vivant, la nostalgie s'inscrit dans une souffrance, dont la manifestation première est la tristesse. Mais si la nostalgie peut s'exprimer dans la continuité, elle est alors signe d'un dépassement, de l'acceptation ou de la reconnaissance du passé dans le présent.

«Au contraire de la dépression, liée à un sentiment de vide, l'évocation nostalgique remplit l'espace interne, en tentant de faire partager ses sentiments à autrui»

Elle peut être enrichissante, ne serait-ce que parce qu'elle rajoute les couleurs d'un passé revisité à travers un imaginaire embellissant. Elle devient alors un moyen pour conserver des liens avec son histoire. Au contraire de la dépression, liée à un sentiment de vide, l'évocation nostalgique rem-

plit l'espace interne, en tentant de faire partager ses sentiments à autrui. La nostalgie n'est pas uniquement quelque chose de vécu, mais elle peut être aussi transmise et ainsi avoir une origine culturelle reliée à la tradition familiale et à ses mythes. Partir à la recherche de son histoire, c'est aller à la rencontre de celles de ses parents, grands-parents et famille éloignée. Dans les romans familiaux, tant le contenu narratif que l'ambiance et le climat ont leur importance pour laisser émerger un sens et y déceler une résonance affective. A travers leur éducation, les parents retransmettent aussi à leurs enfants un climat de nostalgie, par les récits de ce qu'ils ont pu dire de leur vécu, mais aussi les non-dits et bien sûr les expériences qu'ils auraient voulu avoir vécues, ou l'enfance qu'ils n'ont pas eue.

Retrouver... l'origine

Bien au-delà de ses incidences psychologiques ou transgénérationnelles, on constate actuellement que le sentiment de nostalgie est récupéré par plusieurs phénomènes sociaux. Elle est même parfois érigée en valeur forte (mode des années 70-80, culture télévisuelle des années précédentes, radio Nostalgie, etc.). Les pertes de repères, les craintes liées au contexte politique, économique, social de notre société occidentale et les peurs associées à la fin du XXe siècle et à l'entrée dans le XXIe permettent peut-être d'apporter des éléments d'explication.

Enfin, la nostalgie n'appartient pas seulement au domaine du vécu personnel, de sa transmission à travers les générations ou de son ancrage social. Il s'agit également d'une expérience transcendant son propre vécu et celui de son entourage. Elle s'insère au-delà de la communauté définie par sa culture et ses valeurs. Dans ce sens, la nostalgie évoque quelque chose de plus profond et plus fondamental pour l'être humain, à savoir, la question de l'origine: désir de retourner à l'origine de la vie (ventre maternel) ou de retrouver l'état originel de plénitude. D'ailleurs, ne sommes-nous pas en permanence en quête du Paradis perdu?

Raphaël Gerber ■

L'Eglise: une association de nostalgiques?

Accroché à ses traditions, frileux, étroit, regardant vers le passé plutôt que vers l'avenir, telle est souvent l'image du paroissien moyen véhiculée dans notre société. Suite à une enquête, nous avons découvert que ces étiquettes ne collaient pas vraiment à la réalité. Même si les clichés ont la vie dure, les nostalgiques ne sont pas ceux que l'on croit.

«C'est un scandale! Comment avez-vous osé remplacer les bancs de l'église par des chaises?» «Cet orgue placé juste devant la porte d'entrée, c'est horrible. Je ne reconnais plus l'église de mon enfance.» «De mon temps, on ne se serait pas permis de servir l'apéro dans l'église!» «Ce n'est pas un culte de confirmation, c'est une foire!» «Ce n'est pas à coups de guitares, de fraternisation et de dialogues que l'Eglise répondra aux besoins des fidèles!» Contrairement à ce que l'on pourrait croire, de telles remarques ne sont que très rarement le fait de paroissiens engagés et âgés, mais celui de personnes généralement éloignées de l'Eglise.

Ah, l'église au milieu du village...

Ces participants occasionnels qui reviennent parfois de loin pour une confirmation ou un service funèbre sont les plus accrochés au maintien des formes et les plus pointilleux sur des détails que les paroissiens habituels ne remarquent même plus. Ces personnes s'attendent à retrouver les choses dans le même état qu'autrefois; le moindre changement les déstabilise, comme si on leur barbouillait un vieux souvenir figé, comme si on violait le bel arrangement de leur passé où chaque chose doit demeurer à sa place. Elles n'ont pas besoin d'une Eglise vivante, les formes creuses leur suffisent à maintenir la distance et à les conforter dans l'idée qu'elles ont raison de n'y aller qu'à des occasions exceptionnelles, solennelles, où les choses restent immuablement ce qu'elles sont, un simple façade sans questionnement, ni échange, ni réflexion. Ces nostalgiques considèrent la tradition comme un musée qu'il doit être possible de visiter en restant à distance: tout y est soigneusement exposé derrière des



vitrines et on ne touche à rien. Heureusement, ils ne constituent pas la majorité des fidèles, loin s'en faut.

«Les remarques à caractère nostalgique ne sont que très rarement le fait de paroissiens engagés et âgés, mais celui de personnes généralement éloignées de l'Eglise...»

Non, je ne regrette rien...

Chez les paroissiens et les pasteurs que nous avons contactés, le discours est nettement différent. La nostalgie ne constitue généralement pas leur tasse de thé: *«Ce qui est fauché est bas! Le passé est le passé, ne regardons pas en arrière. Au contraire. Pour moi, l'Eglise ne bouge pas assez vite»*, affirme un pasteur retraité. *«Je n'ai aucun*

regret, dit Jacqueline Jacot, *j'ai été organiste pendant 48 ans, et pendant tout ce temps, j'ai eu de la joie et du plaisir.»* Si quelques personnes déplorent le manque de renouvellement des fidèles, le peu de monde au culte ou la perte d'une sorte de chaleur communautaire, elles admettent néanmoins que chacun doit évoluer et que les regrets et la nostalgie ne sont pas constructifs. *«Il faut aller de l'avant. Je préfère l'Eglise actuelle. J'ai vécu un catéchisme barbant, plat, plein d'obligations»*, affirme Bluette Gerber, jeune retraitée engagée jusqu'au cou dans le marché aux puces paroissial. Quant à cette responsable des Femmes protestantes, elle considère que *«c'est mieux maintenant, plus ouvert, il y a moins d'œillères.»* Du côté des Unions chrétiennes, même son de cloche. Gérald Aeschlimann, Unioniste et grand-père, préfère le présent: *«Actuellement, au chalet des UCJG, nous nous retrouvons avec trois générations, nous*

Photos: P. Bohrer



sommes un groupe d'une trentaine de personnes et l'ambiance est très bonne. Je ne regrette ni les camps, ni les rencontres hebdomadaires, ni les études bibliques d'antan.» La seule chose qui pourrait le rendre nostalgique, «c'est si on ne chantait plus lors de nos rencontres.» Tout droit sorti d'une photo de la Belle Epoque, le pasteur Yvan Bourquin se défend pourtant de toute nostalgie. Selon lui, son «look» est fort commode: chacun sait immédiatement qu'il a affaire au

pasteur. En consultant les archives de sa paroisse, il a découvert qu'en 1945 (déjà!), une enquête avait été faite auprès des paroissiens pour déterminer les causes du manque de fréquentation du culte! «La nostalgie est une idéalisation du passé, pense-t-il. Or le passé n'était pas un temps meilleur, si ce n'est peut-être que le pasteur était plus entouré de respectabilité – et même cela, ce n'est pas si sûr.»

Bien sûr, on trouvera dans chaque paroisse l'un ou l'autre fidèle réelle-

ment nostalgique «du bon vieux temps où l'église était pleine», mais la majorité va plutôt dans le sens d'une ouverture à l'avenir, d'un rapport à une tradition vivante, revisitée, remaniée sans la distance d'une vitrine de musée,

«Les nostalgiques considèrent la tradition comme un musée qu'il doit être possible de visiter en restant à distance: tout y est soigneusement exposé derrière des vitrines et on ne touche à rien»

réétoffée sans tabous par le présent. Maîtres-mots prononcés: cheminer sans regrets dans la foi, progrès, aller de l'avant, évolution vers toujours plus de profondeur. C'est plutôt réjouissant si cela n'en reste pas au stade des mots. Il semblerait que la majorité de ceux qui se réclament de cette ancienne tradition chrétienne ne constituent pas un terreau fertile pour la nostalgie! Leur temps, leurs envies et leurs forces sont consacrées au présent et à l'avenir.

Corinne Baumann ■

«C'était le bon temps»...

Elles forment une joyeuse équipe de dames, toutes relativement âgées. Depuis 13 ans, elles se retrouvent chaque semaine pour chanter leur bon vieux temps. Le chœur s'appelle «Belle époque». Elles cultivent leurs souvenirs sans complexes, sans regrets. Rencontre.

«Je ne l'ai ressenti qu'une fois: j'avais 14 ans, et j'étais tellement heureuse... Je me sentais joyeuse, vivante et jolie.» La dame est âgée. Sa peau s'est fripée, mais elle garde au fond des yeux l'éclat de cet instant unique, ce court moment de bonheur absolu. Est-ce cela, la nostalgie? Quand j'ai rencontré ces dames de «Belle époque», elles l'ont admis en chœur: «Oui, nous sommes des nostalgiques.» Si vous les lancez, elles deviennent intarissables. Les visages s'illuminent. Les anecdotes fusent et vous transportent au temps béni de leur jeunesse. On se prend à rêver avec elles de ces

rues disponibles dans lesquelles la police prenait le temps de jouer avec les gosses; de ces ambiances de cuisine avec l'odeur des grabons au saindoux, avec le goût des excellents beignets de maman que le médecin avalait en guise de salaire. Notez que «ce qui était cuisiné au bois était bien meilleur». Tant pis pour mon vitro-cérame! Je les vois ces grand-mamans d'aujourd'hui redevenir les gracieuses demoiselles d'autrefois, vêtues de robes en organdi – c'était la mode –, sans oublier leurs chapeaux à ruban et un jupon qui dépassait. «D'ailleurs aujourd'hui, elles ne mettent plus rien!?!», lance Yvonne en levant les

yeux au ciel. Yvonne: le prénom était dans le vent. Rien que dans cette joyeuse équipe, elles sont déjà cinq à le porter. «On sortait au bal, même si nos parents venaient nous rechercher beaucoup trop tôt.» Les problèmes de l'adolescence traversent les âges: «Quand mon père bouclait la porte, je sortais par la fenêtre...» Rien de nouveau sous le soleil, «sauf qu'aujourd'hui, avec leur portable, les jeunes ont un sacré fil à la patte»: pas si bête, la grand-mère!

Ne pas oublier l'autre face...

Ces dames de «Belle époque» le reconnaissent: «C'est de l'enfance

9

La **mémoire** du futur

La nostalgie de l'immortalité peut devenir le moteur d'une quête d'identité. Dans l'idée de relire le passé pour ouvrir l'avenir, Pierre Paroz, pasteur et formateur de catéchètes, s'est attaché à l'exemplaire épopée de Gilgamesh pour montrer en quoi ce récit, de même que les récits bibliques, peut retrouver toute son actualité et être porteur de sens malgré la distance temporelle qui nous sépare de lui. Analyse.

Qui n'a jamais rêvé d'être immortel? On voit quotidiennement les autres vivre et vieillir autour de soi, rien de plus conforme à l'ordre des choses! Mais on ne se voit pas vieillir dans la même mesure, et il faut souvent qu'un événement brutal, une nomination refusée pour raison d'âge ou une allusion perfide lâchée dans la conversation à propos du «vieux» ou de la «vieille» que nous sommes devenu(e), pour nous rappeler à la loi commune: c'est vrai, moi aussi... Ah! si je pouvais...

L'envie d'échapper aux outrages du temps, le désir d'immortalité ne s'éveillent jamais dans l'abstrait. Ils prennent toujours sens d'une expérience de vie hors du commun: j'ai vécu quelque chose de fort, qui m'a marqué pour toujours. Un sommet! Mais voilà: on ne peut pas éviter d'avoir à en redescendre. Comme le poète, on voudrait s'écrier: *«Verweile doch, du bist so schön»* («Reste, Instant, tu es si beau!») – mais le voilà déjà disparu. Comment le faire revivre?

Qui suis-je donc?...

L'Epopée de Gilgamesh, une des plus anciennes et des plus belles légendes de la littérature universelle, met en scène cette tragédie du temps destructeur. Le redoutable géant Gilgamesh a été humanisé par la main tendue de son rival Enkidou, et il en est né une amitié à nulle autre pareille qui l'a révélé à lui-même. Mais l'amitié vit de se jeter des défis, et le dernier

lancé a mené le compagnon à l'agonie. Pour Gilgamesh qui le veille, le plus terrible est de ne plus reconnaître les traits du visage de son ami, que la mort a transformés. Notre héros y anticipe... la dégradation future de ses propres traits dans la mort. Il ne sait plus bien qui il est: sa

jamais, parce que tu n'as pas encore sauvé l'humanité du déluge, et parce que tu n'arrives même pas à maîtriser la petite mort du sommeil, et parce qu'il y a toujours un serpent caché quelque part pour te dérober ton herbe de jouvence, et parce que... parce que *c'est comme ça* !

L'Epopée de Gilgamesh se termine explicitement dans la déception sur fond de résignation: dans la nostalgie des moments sublimes partagés avec son alter ego Enkidou, notre héros vivra de son mieux sa vie de roi, avant de descendre à son tour au royaume des Ombres... Mais le Poème n'en raconte-t-il pas davantage qu'il ne croit? Le lecteur ne peut manquer d'être frappé à quel point Gilgamesh a gagné en sagesse à l'issue de sa quête. D'implacable tyran qu'il était au commencement, comment ne pas voir tout ce que la miséricorde des dernières années de son règne et l'amour paternel qu'il a voué à ses enfants doivent à l'Amitié qui l'a visité comme une grâce au plus bel instant de son existence? Cette Amitié, notre héros babylonien n'a-t-il pas trouvé à la faire revivre à sa façon, dans la manière dont il a appris à gouverner?

Une aide précieuse

Quelque chose, ici, se montre sans oser dire son nom, quelque chose qui sera le moteur même des textes de l'Ecriture: le Passé qui nous a éveillés à nous-mêmes ne s'évanouit pas forcément dans le passage du temps; le



quête de l'immortalité n'est rien de moins que la quête de son identité véritable.

Comme on sait, cette quête sera vaine, parce que... *tout passe*, parce que *temps perdu ne se rattrape*

fait d'en faire mémoire peut nous ouvrir des pistes, nous aider à nous diriger dans le présent. Ainsi, le partenaire divin de l'alliance avec Israël a fait de son Passé – le passage de la servitude égyptienne à la liberté – une Mémoire perpétuelle capable d'orienter le futur du peuple; il faudra la raconter sans cesse aux générations montantes de manière à dessiner un avenir sous leur pas, en particulier dans les temps de crise les plus sombres. Trois ou dix siècles après les événements, les croyants réciteront encore: «*Mon père était un Araméen nomade. Il descendit en Egypte avec un petit nombre de gens, et il y fixa son séjour; là, il vécut en étranger et il devint une nation nom-*

breuse. Mais les Egyptiens nous maltraitèrent, nous opprimèrent et nous imposèrent une dure servitude. Alors nous criâmes à Adônai, le Dieu de nos pères. Il entendit notre plainte et

«Le passé qui nous a éveillés à nous-mêmes ne s'évanouit pas forcément dans le passage du temps; le fait d'en faire mémoire peut nous ouvrir des pistes, nous aider à nous diriger dans le présent»

L'épopée de Gilgamesh

Le dictionnaire ne nous rajeunit pas, qui écrit: «*Gilgamesh, roi semi-léendaire d'Ourouk (XXVIIe siècle av. J.-C.), héros de cycles épiques suméro-akkadiens dont le thème est la quête illusoire de l'immortalité.*»

Le thème: Gilgamesh, le roi géant d'Ourouk, tyrannise ses sujets qui s'en plaignent aux dieux. Ceux-ci forment à partir de la glaise un autre géant, Enkidou, pour lui damer le pion. Enkidou est un vrai sauvage, ignorant la langue des humains; l'amour d'une femme le civilise et ouvre son cœur à la souffrance des sujets du roi. Alors Enkidou défie Gilgamesh, et le vainc au terme d'un terrible duel; mais plutôt que d'achever son adversaire, il lui tend la main et lui propose son amitié. Voici donc nos deux héros devenus les meilleurs compagnons du monde, ripaillant et festoyant des semaines entières. Mais bientôt, Enkidou commence à s'ennuyer. Pour le divertir, son ami Gilgamesh lui propose un défi insensé: aller affronter à eux deux Humbaba, le terrible monstre gardien de la Forêt des Cèdres, le domaine des dieux. L'expédition est un succès, mais nos deux héros, rentrant à Ourouk couverts de gloire, ont déclenché la colère des dieux, qui ne pardonnent jamais la prétention des hommes à la démesure.

Enkidou tombe malade. Neuf jours durant, il va lutter contre la mort, veillé par son ami au désespoir. «*Tu étais, Enkidou, la hache de ma ceinture; tu étais le poignard suspendu à mon côté; tu étais mon bouclier; ma robe de fête... Et maintenant, le sommeil t'a saisi, Enkidou, tu dors et plus jamais tu ne t'éveilleras!*» Au matin, Gilgamesh face au corps sans vie de son ami est saisi d'effroi: «*J'ai vu le visage de la mort et j'ai peur. Moi aussi, ne vais-je pas mourir?*»

A dater de ce jour, Gilgamesh est habité par une unique obsession: trouver le remède qui rend immortel. Sa quête le fait aller aux confins du monde; il y rencontre le vieil *Utnapishtim*, le «Noé» babylonien, l'unique humain à avoir reçu des dieux l'immortalité en récompense des services qu'il leur a rendus en sauvant la création du déluge. Mais Gilgamesh ne peut prétendre à la même faveur; de plus, il échoue à l'épreuve consistant à rester éveillé toute une semaine; et pour finir, il se fait dérober par un serpent la racine de jouvence dont le noble vieillard lui avait fait cadeau.

C'est les mains vides que Gilgamesh rentrera à Ourouk; mais il régnera plus sagement, plus miséricordieusement qu'autrefois; il aura des enfants qui le consoleront dans ses peines – non sans lui en causer parfois; et lorsqu'il finira par descendre au royaume des Ombres, ce sera en désirant le repos et en bénissant la mort. (P. P.)



Photos: P. Bohrer

vit notre misère. Et il nous fit sortir d'Egypte, à main forte et à bras tendu, pour nous conduire dans cette contrée et nous donner ce pays, pays où coulent le lait et le miel.» (Deut. 26, 5-9).

Question classique posée aux petits Israélites: «*Quand a eu lieu la Pâque, la sortie d'Egypte?*» Réponse attendue: «*Elle a eu lieu demain.*». Les chrétiens ont à s'exercer de même à ce jeu de question-réponse: «*Quand Pâques, la résurrection du Seigneur, a-t-elle eu lieu?*» - «*Elle a eu lieu demain.*»

Pierre Paroz ■

Notre lien avec le passé: nostalgie ou goût des pérennités?

La nostalgie est-elle mauvaise conseillère? En religion, aujourd'hui, elle n'a pas bonne presse. Il n'en fut cependant pas toujours ainsi, n'oublions pas la confiance de Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe*: ayant appris la mort de sa mère, à Londres en juillet 1798, il écrit: «*Je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens à de grandes lumières surnaturelles: ma conviction est sortie du cœur; j'ai pleuré et j'ai cru.*» Ces larmes nous ont valu *Le Génie du Christianisme*. En histoire, la nostalgie n'a jamais cessé de faire des ravages: elle alimente le passéisme et les préjugés. Elle fige le temps. Même Chateaubriand, que l'on croit si conservateur, en est convaincu, au lendemain de la révolution de 1830, quand il explique à Charles X exilé que l'évolution des techniques et des mentalités a fait de ses idées d'ancien régime des idées mortes. Laurent de Weck, professeur d'histoire, nous fait part ici de sa conviction que modernité et histoire se nourrissent l'une de l'autre.



A Fribourg, selon une tradition immémoriale, qui s'est maintenue jusqu'à aujourd'hui, les aînés des anciennes familles régnantes, patriciennes ou aristocratiques, escortent le Saint-Sacrement, processionné dans les rues de la ville, le jour de la Fête-Dieu, chacun portant une lanterne à ses armes. En Suisse romande, ces

mêmes familles continuent de se retrouver, à l'abri de cercles vénérables, qui ressemblent à des clubs anglais, où l'on tente de réconcilier les usages, l'argent et la modernité. Le lien avec l'ancien monde perdure en Europe, dans une société où, de l'aveu de certains, il n'est pas rare de porter le deuil et de lire l'office des morts le 21 janvier, date anniversaire de l'exécution de Louis XVI, dernier roi de l'ancienne France.

Le goût des continuités ne doit pas être l'apanage d'une seule tradition: tout lien avec le passé, qu'il perpétue les valeurs anciennes, qu'il soit progressiste ou révolutionnaire, relève d'une vision existentielle de l'histoire. La question est de savoir si notre rapport avec elle procède de la nostalgie ou d'une perception vivante du passé.

Le mot «nostalgie» (du grec «*nostos*» = le retour, et «*algos*» = la souffrance) évoque la contemplation passive d'un passé révolu, que l'on regrette, et dont on se sert pour condamner le présent, sans plus croire à l'avenir. La nostalgie, c'est le sentiment sans l'intelligence.

Il est possible d'éviter cet écueil et d'entretenir avec le passé une relation féconde, à condition de le connaître et

de ne pas le figer sur telle image ou telle esthétique contraignante: rendre hommage à l'ancien régime pour ce qu'il a transmis d'universel au monde moderne ne dispense pas d'apprécier la part de nous-mêmes, héritière des révolutions.

Par-dessus les frontières

Les régimes politiques sont des accidents, seules importent les pérennités dont il est juste de se souvenir et qu'il faut transmettre. Le christianisme l'a compris, qui revit chaque année dans sa liturgie l'Histoire du Salut, dont les péripéties se déchiffrent en semences d'éternité.

L'histoire jamais figée, telle est l'idée forte que Chateaubriand, en 1833, tente de faire comprendre à la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, dont la famille est exilée à Prague, autour du roi Charles X, son oncle, que la révolution de Juillet avait renversé, trois ans auparavant, et qui pleurait le principe de légitimité: «*Les rois croient qu'en faisant sentinelle autour de leurs trônes, ils arrêteront le mouvement de l'intelligence; ils s'imaginent qu'en donnant le signalement des principes, ils les feront saisir aux frontières. (...) Mais les idées ne cheminent pas à pied, elles sont dans l'air; elles volent, on les respire. Les gouvernements absolus, qui établissent des télégraphes, des chemins de fer, des bateaux à vapeur, et qui veulent en même temps retenir les esprits au niveau des dogmes politiques du XIV^e*

«Les régimes politiques sont des accidents, seules importent les pérennités dont il est juste de se souvenir»



siècle, sont inconséquents: à la fois progressifs et rétrogrades, ils se perdent dans la confusion résultante d'une théorie et d'une pratique contradictoire. On ne peut séparer le principe industriel du principe de la liberté: force est de les étouffer tous les deux ou de les admettre l'un et l'autre. Partout où la langue française est entendue, les idées arrivent avec les passeports du siècle...» (Chateaubriand, lettre à Madame la Dauphine du 30 juin 1853, citée dans les *Mémoires d'outre-tombe*).

Nous garderons cette idée que le goût du passé ne doit pas arrêter «le mouvement de l'intelligence», avec une pensée respectueuse mais sévère pour Charles X dont Chateaubriand écrivait (également dans les *Mémoires d'outre-tombe*): «La religion avait fait de lui un solitaire, ses idées sont cloîtrées».

Laurent de Weck ■



Photos: P. Bohrer

Ça s'en va et ça revient...

Nous avons tous nos tubes préférés, ces mélodies plus ou moins anciennes qui chavirent l'âme et font remonter en surface la douceur d'instantanés riches d'intensité ou de légèreté. L'ancien homme de radio Laurent Diercksen ne fait pas exception à la règle. Passionné de jazz, de comédies musicales, de Grock, il refuse les frontières qui cloisonnent l'intérêt des contemporains. Pour lui, c'est l'émotion qui compte. Entretien.

Encombré d'innombrables piles de 78 tours, de plusieurs portraits de Grock en chantier, d'une impressionnante paperasse, Laurent Diercksen nous accueille dans son atelier de Bévillard. Cet ancien animateur à la RSR est aujourd'hui responsable de l'association de promotion touristique Pro Jura.

Vie Protestante: *Etes-vous un «nostalgique»?*

Laurent Diercksen: Pour moi, la nostalgie, c'est le regret du passé. Celui qui écoute Mozart et Beethoven est qualifié de mélomane, sans qu'on y adjoigne une quelconque notion de passéisme. En fait, l'être humain fonctionne de manière assez binaire, selon le code: j'aime – j'aime pas. Il y a des choses qui nous marquent. Sans que nous puissions bien expliquer comment ni pourquoi, nous les aimons et nous y revenons toujours. De ce fait, le passé nous habite, il ne cesse de s'enrichir,

sans que cela soit lié à une quelconque nostalgie.

VP: *Pourquoi, selon vous, revient-on toujours aux musiques qui nous ont marqués?*

L.D.: La musique est un outil incroyable pour cultiver ses états d'âme. Un jour, j'ai envie d'écouter une grande symphonie qui m'en met plein les oreilles et le lendemain, je préfère quelque chose de très doux. Ou alors je cherche à retrouver une ambiance, un sentiment. La musique nous fait des offres de voyage fantastiques. C'est pour moi une question de

«Celui qui écoute Mozart et Beethoven est qualifié de mélomane, sans qu'on y adjoigne une quelconque notion de passéisme»

sensibilité. Et cette sensibilité ne doit pas se laisser réduire à des modes. Malheureusement, la majorité des médias sont asservis par les modes. En particulier à la radio, du côté de ceux que j'appelle les «radioteurs», toutes les choses arbitrairement étiquetées de «nostalgiques» provoquent le dédain, voire même la moquerie. Si bien que toute une production musicale se retrouve enfermée dans une catégorie qui la disqualifie d'office. Pourtant, les amateurs de jazz traditionnel ne sont pas plus nostalgiques ou passéistes que les amateurs de musique dite «classique» ou les fans de hard rock. Tous vivent leur musique en fonction de ce qu'elle leur évoque comme émotions et sentiments.

Faisons fi des préjugés

VP: *Les musiques seraient cataloguées arbitrairement?*

L.D.: Pour des raisons commerciales



ou d'autres qui m'échappent, ceux qui définissent les modes vieillissent arbitrairement certaines musiques pour les exclure de la programmation. En Suisse romande, la discrimination dont a été victime Alain Morisod en est un bon exemple. A l'inverse, certaines radios, et même certaines soirées branchées, remettent à l'honneur les vieilles rengaines populaires. Au fond, tout est affaire de convention: Charles Trenet, dont on vante l'éternelle jeunesse de fou chantant, peut apparaître extrêmement ringard. Et il existe beaucoup d'autres chansons ayant la verve de Trenet qui pourraient apparaître tout aussi actuelles. Il faut simplement les prendre pour ce qu'elles sont, indépendamment des préjugés. Les modes passent, les émotions restent. Chaque fois que nos sentiments sont appelés par une œuvre, quelle qu'elle soit, cela montre que cette œuvre reste actuelle.

VP: C'est une question de vécu...

L.D.: Même si on a pas vécu l'époque dans laquelle les choses sont créées, on peut très bien les trouver belles. Elles nous parlent. L'important, c'est l'ouverture d'esprit. Beaucoup de personnes pensent qu'avant leur naissance, la musique n'existait pas et que tout ce qui les précède est ringard. Pour ma part, j'ai pris un jour conscience qu'il y avait sur la terre des nouveaux-nés et des centenaires qui vivent le même instant. Je crois qu'il faut effectivement les reconnaître tous comme contemporains et donc refuser les ghettos qui enferment les gens dans des camps... faits pour exclure le plus souvent les vieux. C'est une erreur complète: quand va-t-on comprendre qu'on se prive d'une richesse énorme en matière de vécu et de savoir-faire?

Diktat culturel

VP: Pourtant, la musique est probablement un des domaines où les genres s'entredéchirent le plus: entre les générations et même au sein d'une même génération?

L.D.: La musique touche ce qu'il y a de plus profond en nous, peut-être de plus essentiel. Elle concerne le fond des âmes. Dès que la musique est instrumentalisée pour stigmatiser

les tribus, on entre dans un jeu de vase clos. Ici encore, c'est l'ouverture d'esprit qui compte. Par exemple, je ne comprends pas pourquoi nous devrions avoir honte de notre folklore. Beaucoup de gens écoutent volontiers des folklores provenant des pays de l'Est, mais ne sont pas ouverts au nôtre. C'est totalement paradoxal. C'est aussi, je pense, une forme de snobisme. Il y a un problème de mise à l'écart de ce qui n'est pas connu. Dans les médias en particulier, alors que leur rôle serait justement de faire connaître ce qui est méconnu. On préfère se cantonner à des valeurs pseudo-internationales pour se positionner dans une élite convenue.

«Beaucoup de gens écoutent volontiers des folklores provenant des pays de l'Est, mais ne sont pas ouverts au nôtre. C'est totalement paradoxal. C'est aussi une forme de snobisme»

VP: On dit pourtant de la musique populaire que c'est une musique facile?

L.D.: Bien sûr, mais pourquoi penser que cela est négatif? Charles Trenet n'a pas ramené la poésie à la rue, mais reconnaissait qu'il l'avait trouvée dans la rue, une poésie qui sait toucher simplement et facilement. Pourquoi boudier son plaisir? Pourquoi mépriser le public dont cela fait le bonheur?

Pour moi, ce qu'on appelle nostalgie se conjugue complètement au présent. Je n'ai aucun regret du passé. La vie d'aujourd'hui m'intéresse, les gens d'aujourd'hui me permettent des partages: c'est maintenant que cela se passe. De la même manière qu'il est passionnant de découvrir des nouveautés actuelles, je trouve que tout ce qui m'a précédé est aussi digne d'intérêt. Alors je cherche, je fouille... et je trie aussi. A l'avenir, j'aimerais entreprendre des recherches autour des traditions culinaires. Dans tous les domaines, je n'aime que le meilleur, sans étiquettes, sans catalogage.

Propos recueillis
par Cédric Némitz ■



La «boîte» à l'épreuve des faits

L'arc jurassien regorge d'entreprises prestigieuses. Un certain nombre d'entre elles (chez nous *Dubied*, *Suchard*...) ont disparu laissant derrière elles les traces nostalgiques d'un passé idéalisé qui ne résiste toutefois souvent pas à l'analyse historique. Exemple avec la *Tavannes Watch Co*, manufacture de montres mondialement connue, dont l'histoire démythifiée nous est racontée par Christine Gagnebin-Diacon, professeur d'histoire au gymnase français de Bienne et auteure d'un ouvrage sur le sujet.

Nostalgie et histoire ne font pas bon ménage. La première enjôle le passé, la seconde se fonde sur l'étude non-émotionnelle de ses traces. La nostalgie a été le levier qui m'a permis d'aborder un passé, celui, glorieux, de la manufacture horlogère *Tavannes Watch Co*. Les montres *Cyma*, qu'elle fabriquait, étaient connues dans le monde entier, en raison de leur qualité et de leur prix modeste. Tavannes peut s'enorgueillir d'avoir ainsi créé l'ancêtre de la *Swatch*.

Qui dit passé glorieux, âge d'or révolu, dit aussi, à demi-mot, envers du décor. Mais uniquement sous couvert d'anonymat. Au moment où j'ai commencé à étudier la *TWCo*, on ne critiquait pas «sa» fabrique. Aujourd'hui, les langues se sont déliées, osent dire les cadences infernales, les journées sans fin, supportées à force de cachets d'aspirine. Libération bienvenue d'une population qui a vu son âme meurtrie par le passage d'un rouleau compresseur: l'industrialisation.

Un village remodelé pour la «fabrique»

Plantons le décor: l'histoire de la *TWCo* s'inscrit dans le vaste mouvement d'expansion de l'horlogerie au travers de la chaîne jurassienne, des centres horlogers de La Chaux-de-Fonds et du Locle en direction du Jura bernois, soleurois et bâlois. Tavannes entra directement dans l'ère des grandes manufactures. La bourgeoisie du village, voyant le prix de son bois chuter, la crise économique pousser à l'émigration de nombreux villageois, prit la décision d'investir dans un secteur à risques, mais en plein développement, l'horlogerie. Pour Henri Sandoz, qui répondit à la petite annonce publiée par la bourgeoisie, l'offre arrivait à point nommé. Tavannes lui permettait de réaliser son rêve: construire une grande



fabrique sur le modèle américain de la compagnie horlogère *Waltham*. D'autant plus que la région offrait un bassin de recrutement d'une main-d'œuvre abondante, sans tradition syndicale et aux prétentions salariales fort avantageuses.

À cette époque, et surtout en zone nouvellement industrialisée, le patron est vécu comme un père qui fournit du travail à ses enfants, les protège, les associe à l'histoire de sa famille. Les entrepreneurs d'alors ont attaché une grande attention à l'organisation sociale de leur main-d'œuvre pour augmenter la productivité tout en évitant les conflits sociaux. Pour Henri Sandoz, la gestion de son personnel revêtait autant d'importance que le respect de l'appareil technique. Il mit sur pied un quadrillage très serré de sa main-d'œuvre, oscillant constamment entre philanthropie et répression. L'insubordination d'un ouvrier représentait un crime de lèse-majesté qui déclenchait un système répressif aux effets foudroyants. Mais parallèlement, en fin manager, Henri Sandoz précéda les revendica-

tions de son personnel en réalisant des aménagements sociaux importants: il introduisit la semaine anglaise (le samedi après-midi de congé), une caisse de secours mutuels, une coopérative de consommation, des logements sains avec jardins. La construction de logements pour ouvriers constitua la première partie d'un programme destiné à la constitution d'un corps de travailleurs stables et attachés corps et âmes à «sa» fabrique. La seconde partie de ce programme fut de privilégier la formation professionnelle de ses ouvriers: en 1894 s'ouvrait l'Ecole professionnelle de Tavannes, grâce à l'impulsion décisive du patron de la *TWCo*. Henri Sandoz réussit à régler l'organisation sociale du village comme le mouvement d'une montre. Avec la même précision.

Luttes ouvrières

Il y eut de la résistance ouvrière au paternalisme des dirigeants de la *TWCo*. Mais celle-ci mit presque 30 ans à s'organiser. Pour les quelques ouvriers convaincus de la nécessité

d'un combat syndical, il fut très difficile de créer un espace échappant à l'emprise patronale. La réplique fut cinglante: licenciements des membres du premier syndicat, autorisation d'un syndicat «jaune», sans lien avec la Fédération des syndicats ouvriers horlogers, et voué naturellement à l'échec.

En 1911, le syndicat prit pied dans une succursale de la *TWCo*, l'atelier mécanique, dirigé par Charles Sandoz-Moritz, deuxième fils d'Henri Sandoz. Cet atelier, occupant une vingtaine de mécaniciens constitua un cadre plus propice aux rencontres et aux échanges que les vastes bâtiments de la *TWCo*, qui abritaient quelque 1'200 ouvriers en 1914. Ce furent ces ouvriers, en majorité d'origine suisse alémanique, qui stimulèrent la reprise du combat syndical. Fort de 46 membres en 1915, le syndicat engagea sa lutte contre les patrons d'usine, mais également contre l'indifférence ouvrière. La dispersion géographique freinait les efforts des syndicalistes. Les réunions étaient peu fréquentées, car dès le soir venu, chacun retournait dans son village, dans sa ferme.

L'activité fiévreuse des usines qui fabriquaient des munitions – la *TWCo* a «parfaitement» réussi sa reconversion industrielle pendant la Première Guerre mondiale – et l'inflation jouèrent en faveur de l'action syndicale. La guerre de 14-18 eut deux effets. D'une part, elle suscita une vague d'enthousiasme et d'exaltation patriotiques. Ces sentiments populaires furent récupérés par les patrons et les autorités politiques et religieuses du village pour souder la société tavannoise. Tavannes connut sa petite «Union sacrée». D'autre part, le conflit mondial mit au grand jour les antagonismes sociaux, jusqu'alors camouflés par la politique paternaliste et le projet intégrateur d'Henri Sandoz. C'est ainsi que Tavannes connut, le 30 août 1917, sa première manifestation contre le renchérissement de la vie, et surtout contre la mauvaise organisation du ravitaillement. Réalité propre à toute la Suisse. Ce changement de climat social profita au jeune syndicat qui passa de 79 membres en décembre 1916 à 357 membres en décembre 1918, pour grouper 1056 membres en décembre 1919.

Eglise et patron unis

Un événement majeur, la grève générale de 1918, donna un nouveau profil à

ce jeune syndicat. Le 12 novembre 1918, l'assemblée syndicale de Tramelan ayant voté en faveur de la grève, envoya une délégation à Tavannes pour inciter les ouvriers de ce village à faire de même. Seuls douze syndicalistes osèrent se prononcer pour la cessation du travail.

Ce moment de crise est révélateur. La grève générale propulsa le village dans un processus de réconciliation, dirigé conjointement par la direction de la *TWCo* et par l'Eglise réformée. Un article du *Courrier de la Vallée de Tavannes*, du 13 novembre 1918, relate: «La grève déchaînée par le Comité d'Oltén, mardi matin, nous a isolés brusquement, et nous voilà quasiment érigés en république tavannoise! Hier matin, vers 4h, des grévistes du dehors sont venus réclamer la fermeture de nos usines, où l'on burinait ferme. Les chefs d'usine ont invité tout leur personnel à se réunir au temple pour exprimer son avis sur la grève. Combien étions-nous dans notre vieille église? Plus encore qu'aux fêtes de Noël! Et c'était presque une cérémonie, que cette grande assemblée populaire...» Les liens historiques et le système d'autorités qui contrôlaient la société tavannoise ont été plus solides que le jeune réseau de solidarité bâti depuis le début de la guerre entre les ouvriers.

«La recherche historique nourrit une mémoire critique, mais aussi une fierté légitime face à un savoir-faire technologique qui a façonné une population en profondeur»

Les grâces patronales

A la fin de la guerre, les patrons de la *TWCo* retrouvèrent une population ouvrière soumise, sur laquelle ils continuèrent à exercer un paternalisme à la fois répressif et philanthropique. Pour les «gens tranquilles», les chefs de la *TWCo* firent preuve de largesse, allant jusqu'à autoriser la fête du 1er mai 1919. Ce geste prit figure d'une nouvelle bonne grâce patronale envers les ouvriers. De ce fait, il détruisait en partie le symbole de cette journée d'action revendicative. Cependant, une plage de temps consacrée normalement au tra-



En terre neuchâteloise aussi - ici Dubied à Couvet -, certaines entreprises ont fait vivre des régions entières...

Photos: P. Bohrer

vail était dorénavant réservée à l'expression ouvrière. La réunion des deux cortèges, l'un venant de Reconvilier et l'autre de Tavannes, peut être lue de deux manières: elle signifiait l'aboutissement des efforts des syndicalistes de Reconvilier en vue d'implanter le mouvement à Tavannes. Elle marquait aussi le début de la dissolution des liens de dépendance morale et matérielle qui unissaient ouvriers et direction de la *TWCo* et qui avaient rendu possible la soumission quasi-totale des ouvriers au pouvoir patronal. Le quadrillage serré du village par la *TWCo* n'avait pas pu contenir la percée des idées socialistes et syndicales, qui, portées par quelques militants courageux, avaient jeté les bases de la formation d'un espace et d'une culture propres aux ouvriers.

L'histoire casse la nostalgie, fait place à un récit qui jette des repères pour comprendre. La recherche historique nourrit, je l'espère, une mémoire critique, mais aussi une fierté légitime face à un savoir-faire technologique qui a façonné une population en profondeur. Ainsi qu'un devoir de mémoire afin de devenir les artisans d'un futur dégagé des asservissements du passé.

Christine Gagnebin-Diacon ■



La Communauté EFFATA

Dates en vrac

- Juin 1988* Naissance d'Effata (dans le jardin de la cure de Chézard-Saint-Martin).
- Juin 1993* Quelques personnes se posent la question de la vie communautaire (à la chapelle de l'hôpital de Landeyeux).
- Septembre 1993* Jeûne fédéral, première visite de la maison de La Côte-aux-Fées. Une maison restaurée, meublée, prête à l'emploi!
- Octobre 1993* Avec l'aide de la communauté du Chemin-Neuf, la fraternité Effata décide de mettre au monde... une communauté!
- Décembre 1993* Saint-Sylvestre, Effata fait la fête dans sa maison.
- Mai 1999* Reconnaissance par l'EREN d'Effata, une communauté réformée à ouverture œcuménique.
- Mai 2001* La communauté vient de terminer son congé sabbatique... La prière, le travail, l'accueil se poursuivent!

Vocation

A notre arrivée à La Côte-aux-Fées, c'est ce texte d'Esaïe qui nous a rejoints:

«Alors je les ferai venir à ma montagne sainte. Je les remplirai de joie dans ma maison de prière. J'accueillerai avec faveur les divers sacrifices qu'ils m'offriront sur l'autel. Car on appellera ma maison Maison de prière pour tous les peuples».

C'est pourquoi la prière est la source, le fondement et l'essentiel de la vie d'Effata.

Elle est «action» prioritaire. Elle précède et guide ce qu'il y a à faire et ce qui est en train d'être fait.

Tout d'abord silence, écoute, attention à Dieu, la prière est adoration, louange et intercession. Elle devient contemplation dans l'action.

C'est souvent la Parole qui nourrit la prière.

Prier la Parole, c'est peu à peu la mâcher, l'absorber, la saisir et la garder pour la mettre en pratique.

Afin d'être, selon la promesse de Dieu «rempli de joie», la prière se poursuit fidèlement jour après jour, première obéissance pour devenir et être Effata, c'est-à-dire ouverts à Dieu, aux autres et à soi-même.

Extrait de la règle d'Effata





Questions -réponses

- *La prière est donc l'essentiel de votre vocation, mais de quoi vivez-vous?*

- De notre travail à l'extérieur de la communauté... En effet, notre vie matérielle dépend de nos engagements professionnels, et ce, pour signifier notre insertion dans le monde, en cherchant le regard que Dieu porte sur celui-ci.

- *Pourquoi vivez-vous en communauté, dans quel but?*

- Nous cherchons comme tous les chrétiens à vivre l'Evangile. La vie en communauté est un moyen parmi d'autres. Elle est un lieu de conversion de vie; en effet, la vie en commun décape, bouscule, remet en question. Comme en famille, on y vit des conflits, comme en Eglise, il est nécessaire d'apprendre à vivre

ensemble «amour et vérité», il est utile et capital de choisir de pardonner, encore et encore. Bref, la vie commune est un terrain propice pour expérimenter et mettre en pratique l'amour de Dieu, des autres et de soi.

- *Votre maison est vaste, comment pratiquez-vous l'accueil?*

- Nous recevons des personnes seules ou en groupe. Dès les débuts d'Effata, nous avons proposé des accompagnements spirituels, des retraites axées sur l'accueil de la Parole, vécues d'ailleurs... en silence! Ici viennent aussi des groupes d'Eglise, des conseils de paroisse pour partager et se retrouver dans une atmosphère calme et priante.

- *Et les jeudis d'Effata?*

- Tous les jeudis soirs après le repas de 18h - repas où l'on vient sans prévenir... Il peut y avoir entre 10 et 26 personnes! -, nous offrons à nos hôtes soit un culte, soit une messe, notre prière du soir, ou un temps

pour prier la Parole. Pour ces occasions nous visitent des personnes de tous âges, de toutes Eglises aussi!

- *Avez-vous des contacts avec d'autres communautés?*

- Oui, et heureusement! Notre canton est particulièrement riche en communautés: Grandchamp existe et prie depuis tant d'années, il y a aussi Don Camillo à l'autre bout du canton, le Cénacle à Sauges, berceau de la fraternité Effata, et puis Chambrelieu... Nous avons aussi la chance d'être reliés à un monastère cistercien de Fribourg, un lieu où la prière n'a jamais cessé depuis 1248... Quel exemple de fidélité! Une communauté toute récente comme la nôtre a besoin d'appui, de conseils et de soutien. Nous avons également souvent trouvé cela auprès de la communauté de Bose en Italie, communauté dont nous suivons «l'exemple» au niveau liturgique et pour les lectures bibliques de chaque jour.

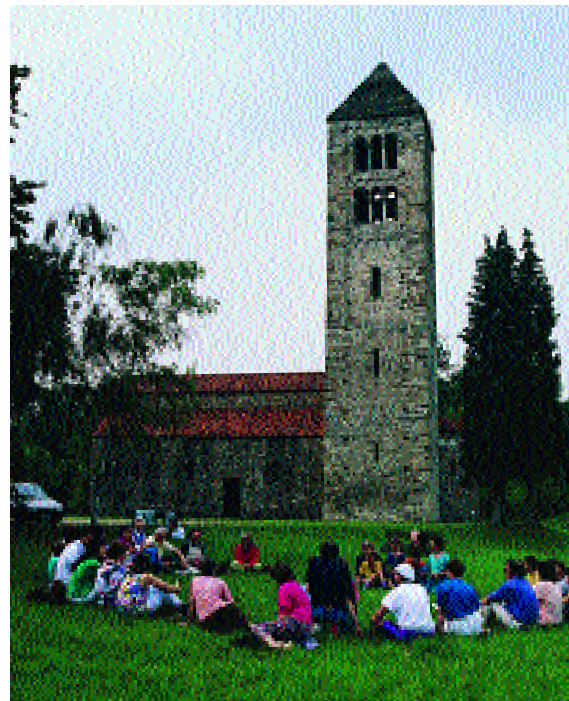
Effata, c'est aussi...

Une fraternité, c'est-à-dire actuellement une vingtaine de personnes du canton et même d'ailleurs. Communauté et fraternité se soutiennent par des liens dans la liberté. Ensemble, elles cherchent à soutenir l'œuvre de Dieu à Effata. En réponse à l'amour de Dieu et au travers de leur vocation, en particulier la prière, elles cherchent à vivre et à annoncer l'Évangile dans notre temps.

Une fois pas mois, pour ceux qui le peuvent, une rencontre commune est fixée à la maison de La Côte-aux-Fées. Sont vécus à cette occasion le partage du repas, de la prière, ainsi qu'un temps de réflexion et d'enseignement biblique.

La fraternité offre également à la communauté de son temps, de ses compétences, et soutient par différents moyens l'accueil dans la maison communautaire.

Une chaîne de prière, constituée d'environ septante personnes qui ont pris l'engagement d'apporter tous les jours à Dieu dans la prière, les prénoms de ceux qui leur sont confiés par Effata. C'est du reste cette même chaîne qui prie pour les sessions du Synode de l'EREN.



Effata, lieu de...

Lieu de prière personnelle et communautaire. Matin, midi et soir, la cloche qui porte le nom de «fontaine-Dieu» nous invite à la chapelle!

Lieu d'accueil, pour des gens de toutes sortes d'Eglises ou alors sans Eglise du tout, ou encore des gens «assis entre deux clochers», des «distancés» qui s'approprient et se rapprochent. Lieu d'accueil enfin, et peut-être surtout, pour nos voisins, les gens d'ici en haut, ceux de notre village!

Lieu de famille, entre nous déjà, et aussi pour ceux qui nous rejoignent, ceux qui quelquefois ont justement «mal à la famille»!

Lieu d'Eglise... au carrefour des Eglises. Ici, vous prenez le «risque» de prier, de manger, de vivre avec... des évangéliques, des réformés, des catholiques, et même des «sans étiquette»!

Moi, je choisis...

Je suis vraiment étonnée que vous publiez les annonces du Louverain pour le yoga. Pour moi, c'est incompatible avec la foi chrétienne.

Le Petit Larousse dit: «Yoga: Discipline spirituelle et corporelle issue d'un système philosophique brahmanique, et qui vise à libérer l'esprit des contraintes du corps par la maîtrise de son mouvement...»

Colossiens 2, 8 dit: «Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie et par une vaine tromperie, s'appuyant sur la tradition des hommes, sur les principes élémentaires du monde et non sur Christ.»

Galates 5, 24 dit: «Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses désirs.»

Pour ma part, je choisis de m'appuyer sur Christ, vivant, plutôt que sur une philosophie... qui passera!

Christiane Fankhauser, Peseux ■

La mort en face?...

Ai-je bien lu Corinne Baumann ou suis-je en pleine illusion? Si je l'ai bien comprise, la proclamation de la résurrection des morts ne fait plus partie du message qu'elle délivre lors de ses services funèbres. La résurrection des morts ne serait donc qu'une pieuse illusion destinée à occulter la souffrance du deuil. Que Corinne Baumann veuille aider les affligés à faire leur deuil et leur éviter le piège du déni absolu de la finitude, cela ressort de la sagesse pastorale. Mais de-là à taire le message d'espérance dont rayonne tout l'Evangile, il y a un pas à ne pas franchir. Occulter la résurrection des morts, comme elle le fait, revient à dénaturer le contenu de l'Evangile.

Corinne Baumann donne sa préférence aux paroles qui «laissent chacun libre d'imaginer l'après-mort comme bon lui semble: résurrection, retrouvailles au ciel, peu importe.» Elle préfère l'idée de retourner à la poussière. C'est son droit. Mais au nom de qui parle-t-elle lors des services funèbres? Est-elle ministre de l'Evangile? Si oui, au nom de quel droit s'autorise-t-elle à gommer une bonne part de son contenu? Serait-elle tombée dans l'illusion que sa propre vision des mystères de l'au-delà a plus de valeur que les affirmations de l'Evangile?

Thierry Perregaux, Marin ■

Votre avis nous intéresse!

Un de nos articles vous a interpellé(e):
faites donc profiter l'ensemble
des lecteurs de votre réaction.

Pour envoi:

La Vie Protestante neuchâteloise,
courrier des lecteurs,
Rue des Sablons 32, 2000 Neuchâtel

Sans phrases



Jean-Claude Schwab

Pasteur à Saint-Blaise/ Hauterive

Une colère récente

- Contre des personnes, groupes ou institutions qui prétendent connaître ce qui est bon pour les autres.

L'autre métier que vous auriez aimé exercer?

- J'ai exercé, et aimé, celui de physicien. Je l'ai quitté pour devenir pasteur: je ne regrette pas ce choix...

Le personnage avec qui vous passeriez volontiers une soirée?

- Henri Nouwen, auteur dominicain hollandais, mort récemment. Ses écrits m'ont beaucoup inspiré.

Un projet fou que vous souhaitez réaliser?

- Parvenir à vivre une vie authentique jour après jour.

Ce que vous détestez par-dessus tout?

- L'arrogance camouflée sous l'humilité.

Qu'est-ce qui est important?

- Le parler vrai.

Qu'est-ce qui vous fait douter?

- La résurgence des problèmes que l'on croyait résolus.

Votre recette «magique» quand tout va mal?

- Je tâche de retrouver et de la distance et ma propre assise.

Trois mots que vous voudriez dire à Dieu?

- Les mots que je voudrais lui dire, je les dis. Les autres surgissent du silence.

Si vous étiez un péché?

- Je me déguiserais bien, en type sympathique.

Votre principal trait féminin?

- Le sens de l'écoute, de l'accueil.

Neuchâtel

Attention aux références!

On ne le dira jamais assez: nous ne sommes jamais trop prudents. Soyons prudents! Prudents comme les serpents pour être fidèles à l'Écriture. Prudents lorsque nous prêchons, prudents lorsque nous parlons aux autres de Dieu, mais aussi prudents lorsque nous communiquons des références bibliques par des intermédiaires qui eux-mêmes se chargeront de transmettre à qui de droit. Vous me direz que ce sont des situations rares. Eh bien non, et surtout pas lorsque nous préparons des mariages avec des personnes que la bienséance nomme «les distancés de l'Eglise».

Figurez-vous que l'autre jour, je me suis fait peur en imaginant un petit scénario catastrophe. Imaginez qu'un pasteur, en préparant un mariage avec de jeunes époux, décide de choisir comme texte du message: 1 Jean IV,18! Très beau texte, je ne résiste pas au désir de vous le citer: *«De crainte, il n'y en a pas dans l'amour; car le parfait amour jette dehors la crainte...»* Arrêtez-vous là parce que la seconde partie du verset est moins belle. Mais le risque n'est pas là,

il n'est pas dans la suite du verset. Il peut se glisser dans la transmission de cette référence biblique, une transmission à prévoir, surtout si le pasteur insiste pour ne pas être le seul à parler! Ne serait-il pas beau que le frère du marié ou celui de la mariée puisse lire ce verset, ce serait un beau témoignage n'est-il pas? Etc.

Et puis, à force de persuasion, les familles finissent par s'investir, et le frère accepte de lire ledit texte. Notre pasteur s'empresse alors de transmettre, via téléphone ou SMS, ou encore par e-mail, la référence biblique en question. Il se peut que dans cet élan de joie, à un moment ou à un autre, un signe, une lettre soit laissé de côté. Ce peut être, par exemple, le «1» qui précède le «Jean» de la référence. Eh oui, pourquoi pas?!

Par conséquent, au moment de la lecture biblique, dans l'église pleine, devant les parents, les amis, tous émus de ce si beau jour de vie, la voix du frère s'élèverait: *«Jean IV, verset 18: Tu dis vrai: «Je n'ai pas de mari; tu en as eu cinq et l'homme que tu as maintenant n'est pas ton mari. En cela tu as dit vrai.»* On n'est jamais trop prudent!

Guy Labarraque ■

Le Locle

Ensemble?

Je me souviens que, lors de la rédaction d'un précédent *«Avis protestant»*, j'avais utilisé cette rubrique pour informer les membres des paroisses du district du Locle des démarches entreprises en vue d'imaginer et réaliser le projet *EREN 2003* pour notre région... J'avais intitulé mon article: *«Pour aller ensemble vers EREN 2003»*. Je pense que je n'imaginais pas encore alors tout-à-fait ce qu'implique le mot «ensemble»!

Aujourd'hui, des mois ont passé, durant lesquels des groupes se sont mis au travail, des réflexions ont été menées pour les différents secteurs de notre future vie paroissiale, des pages de projet ont été écrites. (Remarquez, pour tout cela, on a réussi à se mettre ensemble, et on en a même retiré du plaisir...).

Enfin, les assemblées paroissiales de printemps ont eu lieu, au cours desquelles on a discuté le plus largement possible de l'esquisse du projet proposé pour notre nouvelle grande paroisse. Réflexion faite, il apparaît que ces assemblées ont été, assez largement, l'occasion de faire entendre bon nombre de peurs, de soucis, de doutes. Le plus souvent, à bien écouter, se sont exprimées des peurs liées à l'identité et au sentiment d'appartenance: *«Quand ils feront partie d'un grand «machin», les membres de nos communautés ne se sentiront plus concernés, ni pour donner de leurs idées, de leurs forces et de leur temps, ni pour donner de leur argent!!»* Autrement dit, être soi et être ensemble semblent à première vue difficiles à concilier...

A ce propos me viennent différentes pensées «tous azimuts»:
- Il est bon que toute peur ou critique puisse s'exprimer;

elles indiquent des pistes essentielles de réflexion à creuser encore.

- Au fait, d'où nous vient donc cette idée tenace (on la retrouve en de nombreuses autres situations!) qui veut que s'ouvrir aux autres va forcément nous appauvrir?

- Et aussi, n'y a-t-il pas déjà eu, par le passé, un apôtre, nommé Paul, qui débattait avec des membres de la communauté de Corinthe pour une raison quelque peu semblable (Cf 1 Co. 3, 1-11)?

- Martin Luther King aurait dit ou écrit un jour qu'il nous faut «apprendre à vivre ensemble comme des frères (et des sœurs), sinon nous allons mourir ensemble comme des idiots»!

Francine Cuche Fuchs ■



La VP 10 fois par année,
un regard **différent** sur des
sujets **différents**!

Une **bonne chose** de faite!

C'est sous toit (ou presque)! Le 2 mai 2001 constituera une date historique pour les relations entre l'Etat de Neuchâtel et les trois Eglises reconnues du canton. Ce jour-là, au cours d'une brève cérémonie, le nouveau Concordat régissant les rapports entre les différentes parties concernées a été signé par les membres du gouvernement d'un côté, les responsables des Eglises réformée, catholiques romaine et chrétienne de l'autre. Signé ne signifie toutefois pas encore définitivement ratifié: l'accord devra en effet être approuvé par le Grand Conseil en juin, avant de permettre une entrée en vigueur au début de l'année prochaine, simul-

tanément à la nouvelle Constitution cantonale. Ledit document, fruit de plus de trois ans de discussions et de négociations, présente plusieurs avantages par rapport au régime précédent, vieux de plus d'un demi-siècle. Il introduit une simplification et une unification de la base légale, permet, dans un souci d'œcumenisme, un meilleur partage des biens (notamment des bâtiments), et garantit une subvention considérablement plus substantielle que précédemment (1,5 millions de francs annuels contre 200'000 auparavant). Le montant du forfait étant même révisable tous les cinq ans. Appréciable par les temps qui courent!

L. BO. ■



Photos: L. Borel

Le prochain Synode en **deux mi-temps**

Siéger un mercredi soir, puis dix jours plus tard un samedi jusqu'en début d'après-midi: voilà ce qui attend les membres du Synode de l'EREN pour leur 137e session, au Collège de Vigner, à Saint-Blaise les 13 et 23 juin. Cette session printanière en deux mi-temps est un essai, dont on escompte une disponibilité meilleure - de la part des députés laïcs, notamment - et une efficacité accrue puisque les délé-

gués disposeront d'un confortable entracte pour reprendre leur souffle. Par chance, le menu offert au parlement de l'Eglise semble se prêter assez bien à cette première expérience puisqu'il est morcelé en une vingtaine de points, dont aucun ne devrait engendrer de très longs débats. Pas même l'examen des comptes. Car l'exercice 2000 se solde par un chiffre d'un rouge pâle peu angoissant si on le compare aux

cramois des années précédentes: 74'000 francs, contre 884'000 en 1999...

Le Synode entendra plusieurs informations: à propos de l'EXPO 02, d'EREN 2003, de l'étude sur la consécration, des cultes biennaux... Mais il aura aussi à prendre des décisions. L'une concerne la convention liant les Eglises pour l'émission *Passerelles* sur *Canal Alpha*; une autre la contribution de l'EREN aux œuvres d'entraide. L'un

des objets de l'ordre du jour devrait, par son fond, attirer l'attention. C'est le rapport sur l'enseignement religieux à l'école dans lequel la Commission d'éducation chrétienne demande que les Eglises continuent, partout où c'est possible, d'offrir aux écoliers une formation religieuse en collaboration avec ce qui se fait au niveau paroissial.

Michel Vuillomenet ■



QUEL EST VOTRE BUDGET POUR DES VALEURS MILLÉNAIRES?



Eglise réformée évangélique • Eglise catholique romaine • Eglise catholique chrétienne

QUEL PRIX, QUELLES VALEURS?

A votre avis, quelles valeurs millénaires les Eglises défendent-elles?

L'engagement, la fraternité, le respect, la solidarité?

Oui, entre autres. Ces valeurs-là permettent aux Eglises d'accomplir quotidiennement des actes dont nous bénéficions (presque) tous au moins un jour.

Certains actes viennent tout de suite à l'esprit: baptême, mariage, service funèbre, cultes, messes, visites, aide humanitaire, formation. Il y a aussi, et surtout, ceux que les Eglises assurent auprès des plus démunis, des plus jeunes, des personnes âgées, par le biais de foyers, communautés, services sociaux (CSP, Caritas), maisons d'accueil, mouvements de jeunesse, lieux de rencontres, stages, séminaires...

Ces actes, ces services sont motivés par un attachement à des valeurs millénaires. Des valeurs que nous partageons au nom du Christ... et que vous partagez donc certainement aussi.

Quel prix leur accordez-vous?...

VOTRE CONTRIBUTION: CHACUN EN RÉCOLTE LES FRUITS



Valeurs de Vie



Tout change, même le mode de perception de la contribution ecclésiastique...

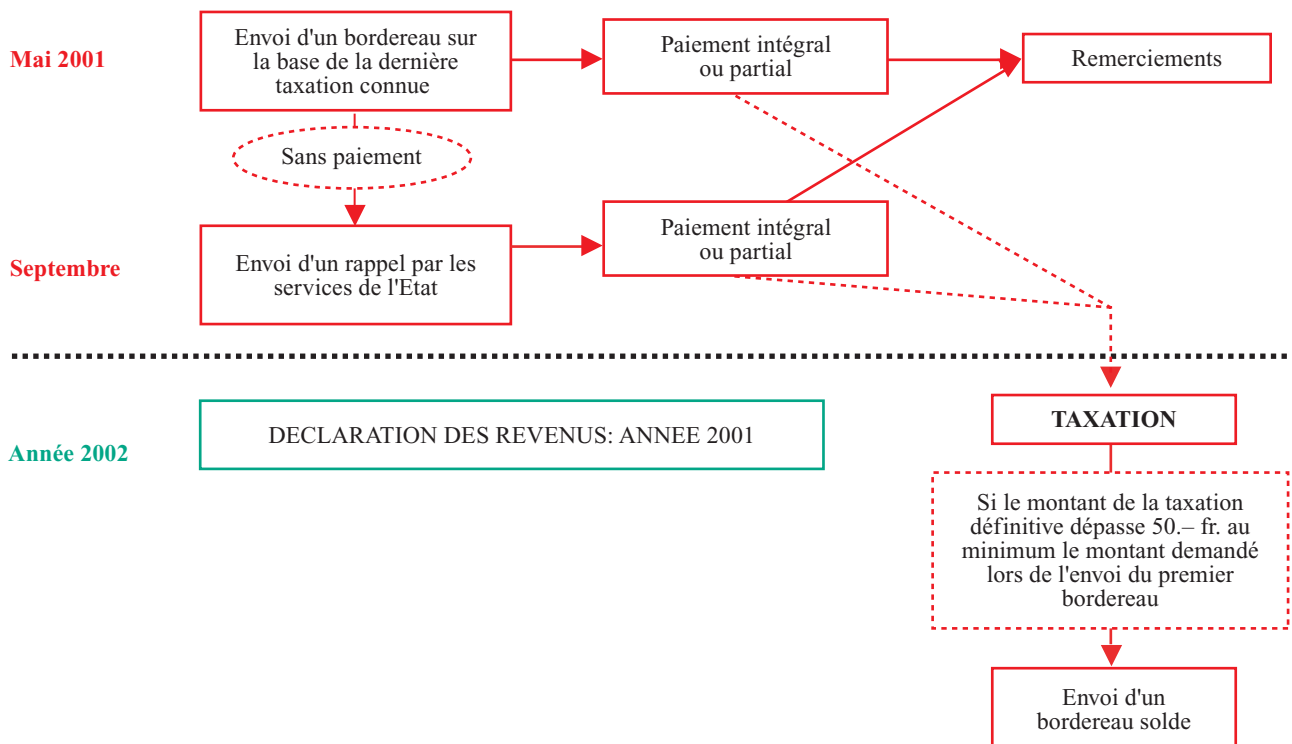
Pour répondre aux exigences fédérales, le système de taxation cantonale a été changé; cette modification a une influence directe sur le mode de perception de la contribution ecclésiastique.

Jusqu'à la fin de l'année fiscale 2000, les Eglises reconnaissaient sollicitaient le paiement de la contribution ecclésiastique, après la taxation définitive cantonale. Sans modification, les Eglises n'auraient donc pas reçu de versement durant l'année 2001, puisque les contribuables physiques seront taxés définitivement au plus tôt au début de l'année 2002 sur les revenus de 2001 (système postnumérando). Dorénavant, afin

que les Eglises puissent continuer à assurer leurs services et payer les salaires des pasteurs, diacres et permanents, elles adresseront au mois de mai un bordereau de contribution calculé sur la base de la dernière taxation connue. En septembre, elles s'adresseront à nouveau aux membres de l'Eglise ne s'étant pas acquittés de leur contribution. Après la taxation définitive, si le montant calculé est supérieur de 50.-- fr. par rapport au montant demandé en mai, un bordereau solde sera envoyé.

Le Conseil synodal espère que ces changements seront compris et n'influenceront pas négativement la fidélité financière des membres de l'EREN.

Schéma de la facturation de la contribution ecclésiastique dès l'année fiscale 2001 (post-numérando)





Quel est votre budget pour des valeurs millénaires?

Depuis plus de dix ans, les trois Eglises reconnues mènent une campagne commune de sensibilisation au paiement de la contribution ecclésiastique volontaire. Cette année, sous le slogan «*Quel est votre budget pour des valeurs millénaires?*», elles rappellent qu'elles travaillent, au nom du Christ, dans la société neuchâteloise et sont au service des habitants du canton sans discrimination.

Par des encarts dans les quotidiens, des distributions de

documents, la pose d'affichettes, ainsi que par des dias cinéma, l'EREN et les Eglises soeurs informent des raisons pour lesquelles inlassablement elles répondent lorsqu'on les appelle.

Malgré les bons résultats comptables de l'année 2000, la participation financière de tous doit s'intensifier, car seules des finances saines permettront à l'EREN de poursuivre sa mission et de maintenir, voire d'augmenter, sa présence dans tous les lieux où elle agit.



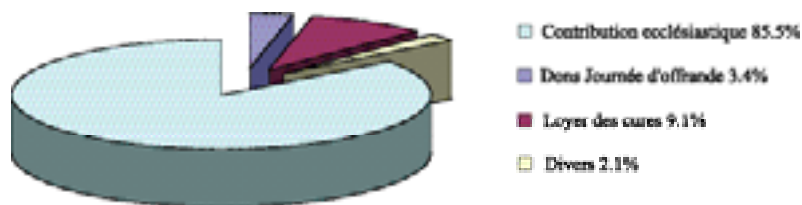
Les chiffres rouges, un mauvais souvenir...

Résumé des comptes de l'exercice 2000

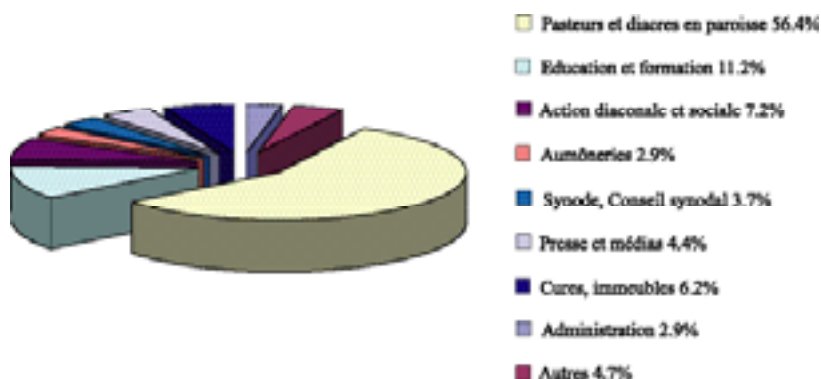
	Recettes	Dépenses
Produits		
Contribution ecclésiastique	8 225 768	
Dons, Journée d'offrande	322 455	
Loyers des cures	874 389	
Divers	202 599	
Charges		
Pasteurs et diacres en paroisse		5 466 643
Education et formation		1 088 196
Action diaconale et sociale		734 499
Aumôneries		281 663
Synode, Conseil synodal		363 935
Presse et médias		426 990
Cures, immeubles		600 953
Administration		282 094
Autres		454 293
Total	9 625 211	9 699 266
Excédents de charges		74 055

Les résolutions financières votées par le Synode, la poursuite des campagnes de sensibilisation, tout spécialement le rattrapage du retard de l'envoi des bordereaux par les services de l'Etat, expliquent le bon résultat financier de notre Eglise pour l'an 2000. Les comptes de l'exercice bouclent avec un excédent de dépenses de 74 054,89 francs, alors qu'un excédent de 605 700.- fr. avait été prévu. Le total des recettes est de 9 625 210,80 francs, celui des charges de 9 699 265,69 francs. Les recettes des contributions ecclésiastiques correspondent pratiquement aux prévisions budgétaires. Les charges sont inférieures de 348 145,61 francs par rapport au budget.

Répartition des recettes de l'EREN (comptes 2000)



Répartition des dépenses de l'EREN (comptes 2000)



En plus des dons et legs figurant dans le compte d'exploitation, l'EREN a reçu, en 2000, des legs et successions pour une somme totale de 2 752 744.- fr. Ce montant a permis au Conseil synodal de créer un Fonds EREN 2003, afin d'assurer certains frais liés au processus EREN 2003, de financer une étude concernant l'avenir du Louverain et d'alimenter des Fonds, dont celui de stabilisation des traitements.

L'exercice comptable équilibré et les dons reçus durant l'année 2000 sont des éléments réjouissants. Néanmoins, cette situation ne doit pas faire oublier que le changement du système de perception, dès cette année, pourrait influencer les recettes de la contribution ecclésiastique et que les legs reçus sont uniques.

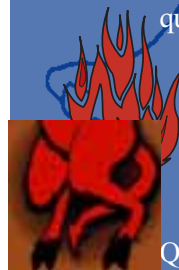
Le Conseil synodal exprime sa reconnaissance aux personnes physiques et morales qui se sont acquittées de leur contribution, ainsi qu'aux donateurs. Grâce à leur soutien, ils permettent à l'EREN de rester au service de la population neuchâteloise.

Au nom du Conseil synodal, Jacques Péter ■



Paradisique

Shawne Fielding, la planteuse épouse de Thomas Borer, notre ambassadeur à Berlin, s'est repentie de son péché: elle avait exposé dans un magazine ses formes alléchantes sur fond de drapeau national. Aux parlementaires qui hurlaient à la profanation, elle a diplomatiquement promis de demander la permission confédérée pour promouvoir la Suisse. Elle restera aussi invisible lors de l'inauguration de l'ambassade pour ne pas être encore photographiée! Et les loups, redevenus des agneaux, n'ont pas relevé que les excuses étaient plus impertinentes que la faute. Ils ont regagné le bois avec, cette fois, la queue entre les jambes.



Infernal

Qu'on lui supprime ses places de parc à cause d'elle, il peut comprendre. Qu'on le bassine avec les salaires arrogants de la direction, passe encore. Mais là... Là, le petit peuple, qui trime pour nouer les deux bouts, ce petit peuple, il a l'impression qu'avec EXPO 02, on finit par se payer sa tête. Et plutôt deux fois qu'une. Songez: les banques suisses viennent d'octroyer 160 millions de francs à la manifestation. Ouais, 160 millions! Et lui, le petit peuple, dans le même temps, ces mêmes banques le «tapent» de 50 centimes chaque fois qu'il va chercher de l'argent - de son argent, à lui - au guichet plutôt qu'au bancomat. Et voilà que ce petit peuple apprend de surcroît que la visite du chantier de la future exposition nationale - s'il lui venait l'envie d'aller voir des pilotes de plus près... - lui serait facturée... dix francs! Ouais, deux thunes pour se promener sur un chantier!!! Alors, le petit peuple, pour qui les fins de mois ne sont pas la joie, il a l'impression qu'EXPO 02, c'est d'abord et avant tout la fête du fric. Et il est difficile de trouver des arguments pour le convaincre du contraire.



Ces murs qui vous font de l'



Souvent teintés d'un humour raffiné, intrigants car faisant intervenir l'illusion, avec la touche de magie qui lui est immanquablement liée, les trompe-l'œil habillent certains coins et recoins et confèrent ainsi à l'espace urbain un petit air joliment fardé. Notre région en recèle quelques beaux spécimens. *La Nouvelle Revue Neuchâteloise*, sous la plume de Marcel Rutti, leur consacre son dernier numéro. Joli, très joli sujet.



Notre époque est, plus qu'aucune de celles qui l'ont précédée, imprégnée d'images. Fondée sur elles, rivée à elles. Nos rues sont tapissées d'affiches, la télévision nous distille en permanence un reflet «emboîté» du monde, les peintres sont légion, les

à voir.

Dans ce contexte, la moindre surface d'usage courant est susceptible de servir de support à un message ou à une représentation visuelle: de la remorque de camion à la lunette de W-C, du T-shirt au couvercle de crème à café. Les murs de



cinéastes aussi. Logos, autocollants et autres tatouages fourmillent. La photo est désormais numérisée, retouchée, triturée pour la rendre plus expressive, et la publicité a été érigée au rang de culture. Bref, il nous est plus que jamais donné de voir et

nos bâtiments, passages souterrains, lieux publics divers, sortes de gigantesques pages blanches, n'ont bien entendu pas été oubliés: graffitis et tags s'y bousculent selon un graphisme qui n'est pas, on le sait, du goût de tout le monde.

Plus rares, au bénéfice de l'auréole de l'officialité, salués comme plus nobles et «sérieux» parce qu'exécutés, souvent sur commande, par des artistes dans le souci de durer, les trompe-l'œil se multiplient et sont l'objet depuis quelques années d'un regain d'intérêt. Regain, car cette forme d'expression, contrairement à ce qu'imaginent communément les gens, ne date pas d'hier, loin s'en faut. Elle aurait vraisemblablement son origine dans la préhistoire où l'humain en utilisait les prémices pour la chasse. Grecs et Romains s'y sont adonnés avec le génie qui caractérisait leurs civilisations respectives. Le Moyen-âge, malgré une évidente propension à exprimer artistiquement la foi, mettra à quelques exceptions près, le trompe-l'œil en veilleuse, et c'est essentiellement la Renaissance, et son désir de puiser à l'Antiquité, qui le ressuscitera, le style baroque le hissant ensuite vers d'authentiques sommets.

Et chez nous?

«Il convient, souligne Marcel Rutti, de ne pas



oublier que jadis, dans notre contrée comme partout ailleurs, au sein de l'Eglise, le procédé a connu une exceptionnelle faveur. Nombre de chapelles disparues ou affectées à un autre rôle pouvaient présenter un maître-autel en bois habilement déguisé en faux-

marbre, des parois sur lesquelles des motifs en grisaille donnaient le change.» Plus tard, de nombreuses cages d'escaliers, en particulier à La Chaux-de-Fonds, furent il y a en gros un siècle, ornées de peintures

simulant de grandes plaques de marbre. A Neuchâtel, plusieurs demeures privées présentent des décors de valeur. Sillonnant le canton, l'amateur de trompe-l'œil devrait, en tout cas, ne pas manquer la visite de l'Hôtel DuPeyrou, de la partie ancienne du Musée d'ethnographie pour ce qui est de Neuchâtel, du Conservatoire de musique et de l'Ancien Manège à La Chaux-de-Fonds.

L'époque contemporaine, elle, jette principalement son dévolu sur les façades aveugles. Marcel Rutti présente une vingtaine d'artistes dont les œuvres taquinent le regard du badaud en terre neuchâteloise. Les plus prolifiques d'entre eux sont Anne Monnier sur le Littoral et Carol Gertsch dans les Montagnes. Si le nom de ces artistes devait ne rien évoquer à vos oreilles, nul doute que le fruit de leur talent, pour sa part, aura tôt ou tard déjà titillé vos prunelles.

Laurent Borel ■



Photos: L. Borel



Quand la **peur** engendre la **misogynie**

La mode est aux bêtisiers: bourdes de politiciens, réactions imprromptues d'animaux, journalistes ou sportifs qui se mélangent les pinceaux... Tout est bon pour, le plus souvent, faire se marrer le public. Isidoro Loi, lui, vient de publier, aux Editions arléa, sous le titre «*La femme*», un bêtisier nettement moins rigolo, celui des «monstruosités» écrites - et pensées! - depuis l'aube des temps sur les femmes. On s'accroche!



«**L**es bêtisiers, note en préface le célèbre scientifique et humaniste français Albert Jacquard, sont révélateurs. Ils mettent en évidence la collection des idées jamais mises en cause sur lesquelles s'est échafaudée la vision du monde de chacun. Ils permettent au lecteur de se gausser de la sottise d'autrui, jusqu'au moment où le rire devient jaune, car nous constatons la faible épaisseur de la frontière entre celui qui rit

et celui dont on rit.» Et de préciser que les auteurs des phrases incriminées dans le présent livre se font porte-parole de la moitié de l'humanité: «Par leur bouche, par leurs écrits, souligne Albert Jacquard, ce sont tous les hommes, au sens «mâles», qui s'expriment. Et ce qu'ils disent n'est guère à l'honneur de leur lucidité. Tout se résume en une phrase souvent répétée: «Toutes des salopes, sauf ma mère!...». Les livres sacrés, du monde

entier, pratiquement sans exception, sont les premiers à ne pas se montrer «tendres»; ainsi, si le Coran (v. 38) recommande aux hommes de réprimander et de... battre (!) les femmes dont la désobéissance est à craindre, la Bible, elle, en particulier sous la plume de Paul, va répétant qu'il importe que la femme soit docile et surtout qu'elle se tienne en silence. Son mutisme étant même salué

Benavente, qui fut tout de même Prix Nobel de littérature en 1922, a commis: «*Rien ne ressemble tant à un homme sot qu'une femme savante*». Avouez que ça valait bien une décoration...

La sagesse - ou prétendue telle en l'occurrence - populaire s'est également illustrée sur ce chapitre. Au «*Bats ta femme chaque matin; si tu ne sais pas pourquoi, elle, elle le sait*»

«Femme je t'aime parce que tu vas pas mourir à la guerre parce que la vue d'une arme à feu fait pas frissonner tes ovaires (Renaud)»

comme une grâce de Dieu. Le philosophe grec Aristote, pour sa part, est d'avis que «la nature ne fait des femmes que quand elle ne peut pas faire d'hommes»! Voltaire, deux millénaires plus tard, prétend qu'«une femme aimablement stupide est une bénédiction du ciel». Pierre Proudhon, économiste, philosophe et réformateur social, lance de son côté, en plein XIXe siècle, que «la femme est une sorte de terme moyen entre l'homme et le reste du règne animal». Eh oui, rien que cela!

Mais ne nous arrêtons pas en si «bon» chemin. Alexandre Dumas fils a signé: «La femme, dit la Bible, est la dernière chose - notez bien le terme utilisé! - que Dieu ait faite. Il a dû la faire le samedi soir: on sent la fatigue». Il fallait oser! Et puis, Jacinto

arabe, les Allemands répondent par un «*Les femmes, les chiens et les noyers ont besoin d'être fouettés*» qui n'est pas mal non plus. Les Japonais, eux, dans le même ordre d'«idée», ont produit: «*Corrigez votre femme dès le premier jour*». Moins violent mais tout aussi primaire, un proverbe russe déclare: «*Le chien est plus sensé que la femme, il n'aboie pas contre son maître*». Enfin, last but not least, au Panama, au moment de la bénédiction nuptiale, le nouveau marié se voit confier, texto: «*Je te donne cette femme, traite-la comme un mulet*»! Pas à dire: il y en a qui savent vivre...

Injuriez, il en restera...

La question surgit: Isidoro Loi a-t-il, pour son ouvrage, déniché toutes les «perles» en la matière? La réponse



Photos: P. Bohrer

est cinglante, dès la consultation du premier dictionnaire des citations: non, loin s'en faut! Au point qu'on est presque tenté de se demander d'où vient ce flot de haine. Ainsi, Baudelaire a écrit qu'«aimer les femmes intelligentes est un plaisir de pédéraste»; Paul Claudel, lui, est d'avis que «la femme sera toujours le danger de tous les paradis». André Suarès pense - réellement? - qu'«une vraie femme sait qu'elle doit être dominée», et Voltaire, encore lui, affirme: «Les femmes ressemblent aux girouettes: elles se fixent quand elles se rouillent». Henri Béraud dit son estime à leur endroit de la façon suivante: «Les femmes sont comme des miroirs, elles réfléchissent mais ne pensent pas». Sacha Guitry, pour sa part, les vitriole: «Si la femme était bonne, lance-t-il, Dieu en aurait une». Avant de

conclure: «Ah, les femmes! Ces animaux sans queue ni tête!». Et la liste de ces mufleries - certes parfois teintées d'humour - s'étend pratiquement à l'infini: à croire que la misogynie décuple l'inspiration de certains...

Tout n'est heureusement pas de la même veine

Car, il faut bien l'admettre, les mots d'éloge, les phrases poétiques, ou même simplement gentilles, tendres à l'égard de nos compagnes ne foisonnent pas. En voici tout de même quelques-unes, mais il a fallu redoubler de patience et de perspicacité pour les trouver. «Les hommes, c'est comme tout le monde. Les femmes, c'est comme personne», a écrit Christian Bobin. «Les femmes parlent plus vrai, plus juste: elles ont la bouche près du cœur», enchérit Eric-Em-

manuel Schmitt. Victor Hugo, de son côté, a composé cette mignonne révérence: «Si Dieu n'avait fait la femme, Il n'aurait pas fait la fleur». Napoléon Bonaparte - tiens, on ne s'attendait pas à le voir figurer ici... - est l'auteur de: «Dieu, lui aussi, a essayé de faire des ouvrages. Sa prose, c'est l'homme. Sa poésie, c'est la femme». Superbe, jugez vous-même, le style de Diderot: «Quand on veut écrire sur les femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et secouer sur sa ligne la poussière des ailes du papillon». A quoi le photographe Lucien Clergue, avec non moins de délicatesse, répond: «La contemplation du corps de la femme doit être une réponse rassurante à l'angoisse du monde». Et Henri-Frédéric Amiel d'ajouter: «On comprend les femmes comme le langage des oiseaux, d'intuition ou pas du tout».

Conclusion en forme de clins d'œil, juste pour le sourire. Alfred Jarry a noté: «La plus belle conquête du cheval, c'est la femme»; Pierre Desproges affirme: «La femme des uns fait le bonheur des autres». Le dessinateur belge Philippe



Gelück (auteur de «Le Chat»), révèle: «Je suis pour le partage des tâches ménagères. A la maison, par exemple, c'est moi qui passe l'aspirateur... à ma femme». Enfin, petite cerise sur le gâteau. Le chanteur de rap français Mc Solaar a produit: «Les femmes viennent de Vénus. Les hommes mangent des mars». Joli, non?

Laurent Borel ■



Il se révèle impératif de faire de l'ordre
pour éviter une anarchie déguisée.

UN NET PAS (ENCORE) TRÈS CLAIR!



Certains sites ne sont pas sans susciter des inquiétudes légitimes...

Qu'importe qu'on le déplore ou s'en réjouisse, force est de constater qu'Internet, avec le formidable essor qu'il a pris depuis quelques années, Internet donc a considérablement fait évoluer nos fonctionnements quotidiens et nos manières d'envisager la communication entre humains. Mais les bases légales qui le régissent sont, elles, encore extrêmement ténues et fragiles.

Un demi-millénaire après Christophe Collomb, l'Histoire est, dans une certaine mesure, en train de se répéter. L'«espace», inédit, que nous ouvre depuis peu Internet n'est pas sans présenter, du point de vue de la gestion qu'il implique, des similitudes avec le Nouveau Monde découvert involontairement à l'époque: à qui appartiennent

les horizons ainsi conquis, quelles lois y prévalent, qui y a autorité? Autant de questions qui réclamaient hier et exigent aujourd'hui des réponses, et partant l'instauration d'une réglementation de référence. La différence - elle est de taille - entre l'Amérique d'antan et l'espèce de «no man's land habité» mis à disposition par les réseaux informatiques actuels,

c'est que la première constituait un territoire concret, fini, une entité clairement définissable et contrôlable, tandis que le second n'a pas de frontières et de gouvernement précis.

Un mythe à casser

Peut-on pour autant prétendre ou craindre, comme d'aucuns n'hésitent pas à le faire, que le Net équi-

vaut à une à une sorte de trou noir dans lequel prévaut sinon la loi de la jungle, à tout le moins une profonde gabegie? Que nenni! Ceux qui l'affirmeraient entretiendraient un mythe. S'il a peut-être, dans un tout premier temps, du fait de sa nouveauté, «bénéficié» d'un flou pouvant laisser croire qu'il autorisait tout et n'importe quoi, Internet ne correspond plus désormais à un vide juridique: «C'est un monde certes virtuel, mais les valeurs éthiques et morales sur lesquelles il repose ne diffèrent en rien de celles qui fondent le monde réel», note Nathalie Tissot, avocate chaux-de-fonnière, professeur de droit à l'Université de Neuchâtel. Elle est co-auteure, avec trois de ses collègues - Bertil Cottier, Michel Jaccard et François Knœpfner -, et editrice d'un ouvrage qui vient de sortir de presse sous le titre: «*Quelques facettes du droit de l'Internet*». Quatre thèmes y sont développés: l'impact des nouveaux médias sur la science et la pratique du droit, l'état de la jurisprudence Internet, la formation des contrats sur Internet et la vente aux enchères en ligne, et quelques aspects de droit international privé.

Laurent Borel

Suite en page 47



Les Suisses sollicitent leur mémoire et leurs archives: que s'est-il passé dans les années 30-40? Face au nazisme, quelle a été l'attitude des autorités et des citoyens? Les deux instances consultées pouvant se contredire, il est précieux de recourir à des témoignages directs. Paul-Emile Dentan nous en apporte une brassée: les prises de position des protestants suisses de l'époque, pasteurs, théologiens, autorités synodales.

Le premier à élever avec force une voix prophétique fut, dès 33-34, Karl Barth. Alors professeur de théologie à Bonn, il assista à la prise du pouvoir par Hitler, à la mise sous tutelle des Eglises, aux premières vexations contre les juifs. Ayant très vite

démasqué le caractère diabolique du nazisme, il contribua à la création de l'Eglise confessante, et fut un des principaux rédacteurs de la Confession de Barmen, charte fondamentale de ladite Eglise. Aussitôt le Reich le prie de regagner sa patrie d'où il continuera la lutte contre la peste brune. On peut remarquer qu'avec les pasteurs Lüthi, Staehelin, et autres Kœchlin, c'est surtout de Suisse alémanique, pourtant culturellement plus proche de l'Allemagne, que se sont élevées les prises de position les plus fermes. Les Romands, eux, furent actifs dans un autre registre, en apportant un appui constant à la résistance française. Ils favorisèrent le passage clandestin et l'hébergement de beaucoup de réfugiés juifs. Enfin, la présence dans les paroisses de l'Eglise

Résister à la peste brune

réformée de France de plusieurs pasteurs romands fut souvent décisive face aux autorités d'occupation. On songe bien sûr à Roland de Pury à Lyon ou à Marcel Pasche à Roubaix. La résistance des protestants suisses aux autorités fédérales fut la plus grande, en août 1942, avec le boucllement des frontières et le refoulement des réfugiés qui s'y présentaient. Paul-Emile Dentan rapporte les interventions des responsables de la Fédération des Eglises protestantes, leurs lettres au chef de la police fédérale et leurs entrevues avec le Conseil fédéral. Il consacre en outre un chapitre aux noms déjà cités et à d'autres: Paul de Saugy, Odette Micheli, Gertrude Kurz, la «mère des réfugiés», Willem Vissert Hooft, Paul Vogt... En annexe, il ajoute des documents, comme la prédication de Roland de Pury le 14 juillet 1940 à Lyon, premier acte de résistance.

Ce livre passionnant n'est pas là pour nous donner rétrospectivement bonne conscience. Il est une mise en garde: nous ne sommes pas à l'abri d'un retour de situations analogues, nous pouvons de nouveau être appelés à protester. Cela signifie: à la fois s'opposer à la raison d'Etat et affirmer notre souci du prochain, fut-il étranger, au détriment de notre propre et égoïste conservation.

Michel de Montmollin ■

Paul-Emile Dentan, *Impossible de se taire*,
Des protestants suisses face au nazisme,
Ed. Labor et Fides, 2000



La nouvelle est une forme littéraire exigeante. En quelques pages, il faut camper des personnages, créer un climat, mener une intrigue. Les sept «nouvelles satiriques» qu'Anne Delcourt nous propose prouvent qu'elle maîtrise bien le genre. Grâce à une écriture précise et agréable, l'auteure embarque des lecteurs curieux de voir où ces récits peuvent bien les mener... Ses nouvelles mettent en scène des pasteur(e)s. Elles nous les font découvrir comme des hommes et des femmes terriblement exposés à leurs penchants les plus humains: besoin de paraître, de briguer le pouvoir, de se mesurer à leurs collègues ou à leurs stagiaires.

Le portrait n'est guère flatteur. La portraitiste s'abrite derrière un pseudonyme. Elle doit pourtant bien connaître le milieu qu'elle décrit et peut-être a-t-elle même des comptes à lui rendre. Il est vrai qu'elle met sa satire sous le patronage de Laocoon: prêtre d'Apollon à Troie, coupable de sacrilège à l'égard de son dieu, il se vit condamné à mourir étouffé par deux énormes serpents. Est-ce le sort que l'auteure souhaite à ses personnages? Si l'image pastorale

Brèves histoires de pasteur(e)s

que nous renvoie le miroir d'Anne Delcourt nous paraît trouble, ce n'est pas une raison pour le casser sans y regarder de plus près.

Michel de Montmollin ■

Anne Delcourt, *Laocoon, Nouvelles satiriques*,
Ed. Maison rhodanienne de poésie, 2000

Deux-trois suggestions de lectures récemment parues

Une BD: Rosinski et Jean Van Hamme, *Western*, Ed. Le Lombard. L'histoire palpitante d'une quête d'identité.

Un bouquin utile: Suzy Soumaille, *J'ai envie de comprendre la dépression*, Ed. Médecine et Hygiène. Un mal qui affecte une femme sur cinq et un homme sur dix...

Un roman étranger: Juan Rulfo, *Le Llano en flammes*, Ed. Gallimard. Génial! Quand rêve et réalité se mêlent jusqu'à se confondre... Très littérature sud-américaine.

Un ouvrage théologique: Séverine Auffret, *Aspects du paradis*, Ed. arléa. C'est en cherchant le paradis sur terre qu'on apprend à devenir qui on est...



UN NET PAS (ENCORE) TRES CLAIR!

Suite de la page 45

Qu'est-ce que Monsieur et Madame tout-le-monde, surfeurs amateurs, doivent impérativement savoir pour se comporter de façon conforme devant leur PC défilant de sites en sites? «*En gros, résume Nathalie Tissot, la recette est banale: ce qui est permis et interdit sur le Net est calqué sur les critères dans la société.*» OK, l'écran ne constitue pas un bouclier qui met l'internaute à l'abri des infractions. Mais où se situent alors le ou les problèmes, puisque problème(s) il y a? En fait, principalement dans l'absence de conventions internationales validant, et partant rendant exécutoires, des peines infligées aux auteurs de délits. «*Les lois ne sont malheureusement pas identiques dans tous les pays, rappelle Nathalie Tissot. Il est donc possible de se faufiler, de louvoyer. On cherche des moyens d'harmoniser tout cela, de définir au moins des évidences communes. Cette démarche est intéressante car elle laisse la place à la réflexion, mais en corollaire, elle demande du temps!*» Clairement dit, le problème n'est pas, pour un lésé,



d'obtenir un jugement rendu par un tribunal compétent, mais d'obtenir que ledit jugement soit applicable (et appliqué). Imaginez une amende, des dommages et intérêts infligés à

l'encontre d'un ressortissant sagement planqué au Tadjikistan, au Burundi ou à la Terre de Feu... D'accord, l'exemple est extrême, mais il reste valable même avec des gens qui ne sont pas véritablement à l'autre bout du monde. Car, sur et avec le Net, la distance est abrogée: Neuchâtel n'est pas plus éloignée de Tombouctou que Cornaux l'est de Cressier.

Il faut donc des conventions qui elles aussi se rient des frontières. Mais quand on sait, notamment, que celle sur les droits les plus élémentaires des enfants n'est pas ratifiée par, entre autres, les Etats-Unis ou la Suisse - eh oui... -, il n'est pas insensé de redouter que les chances d'unanimité en matière d'Internet ne soient pas pour demain. Conclusion: il y a tout lieu d'imaginer qu'avec la bénédiction de gouvernements qui y trouveront tel ou tel intérêt, il existera bientôt des «paradis Net» à l'image des fameux para-

dis fiscaux. Rien de nouveau sous le soleil!

Laurent Borel

Calver & Luthin



π

Ils ont dit ou écrit



Photo: P. Bohrer

La nostalgie induit une notion de gravité, découlant, en partie du moins, du fait que ce que l'on évoque appartient à un temps révolu. Dire la nostalgie, c'est conférer à un certain bonheur la grâce d'une illusion d'éternité. Florilège.

- «Un soupir est un reproche au présent, un sourire au passé», **Madame de Girardin**, femme de lettres française.
- «Le fait d'être habité par une nostalgie incom-

préhensible serait tout de même le signe qu'il y a un ailleurs», **Eugène Ionesco**, écrivain français.

- «L'intégrisme est une nostalgie du passé qui se prend pour une référence à l'éternel», **Etienne Borne**, philosophe français.

- «C'est lorsque vous avez chaussé vos pantoufles que vous rêvez d'aventure. En pleine aventure, vous avez la nostalgie de vos pantoufles», **Thornton Wilder**, romancier américain.

- «Quand on a beaucoup réfléchi sur l'homme, il arrive que l'on éprouve de la nostalgie pour le primate», **Albert Camus**, écrivain français.

- «La nostalgie, c'est le désir dont ne sait quoi... Il existe, l'objet du désir, mais il n'est point de mots pour le dire», **Antoine de Saint-Exupéry**, écrivain français.

- «Il y a du vertige dans le péché, et chacun de nous, tiré du néant, ressent parfois la nostalgie du néant», **Julien Green**, écrivain français.

- «La nostalgie, c'est comme les coups de soleil: ça fait pas mal pendant, ça fait mal le soir», **Pierre Desproges**, humoriste français.

Biblio

Collectionneur, ou plus simplement amoureux d'un temps que vous qualifieriez de «béné»: vous appréciez puiser de la tendresse à la source du passé... Sachez qu'une kyrielle d'ouvrages de toutes natures sont susceptibles de vous enchanter. Echantillon.

- Françoise Duhamel, *Souvenirs, souvenirs...: l'album nostalgie des jours heureux de notre enfance*, Ed. Albin Michel. Adorable: un portrait truffé d'anecdotes et de photos des années 50-70.

- Fabrice Larue, *Dictionnaire de la nostalgie: des pierres sur le chemin du troisième millénaire*, Ed. M. Lafon. Ces mots des années révolues qui nous guident.

- Irène Pennacchioni, *La nostalgie en images: une sociologie du récit dessiné*, Ed. Librairies des Méridiens. Un peu de psychologie sociale...

- Pierre Josse et Bernard Pouchèle, *La nostalgie est derrière le comptoir*, Ed. Critérion. La tendresse, l'insolite et le pathétique des bistrots d'une vingtaine de pays...

- Vladimir Jankélévitch, *L'irréversible et la nostalgie*, Ed. Flammarion. Un essai de philosophie, pas forcément à la portée de tout le monde...

- Jean-Pierre Keller, *La nostalgie des avant-gardes*, Ed. de L'Aube. Une sociologie de l'art qui nous interpelle sur notre époque.

JAB/P.P.
2001 Neuchâtel

POSTCODE 1

Chart d'adresses + retours:
EREN, case 531, 2001 Neuchâtel
(sauf La Chaux-de-Fonds)